

MARS 2025 | VOL. 5

Université
Paris Nanterre

BLACK

SHEEP



POLITIQUE - SOCIÉTÉ - MÉDIAS - TECHNOLOGIE

SPORT - CULTURE - ENVIRONNEMENT

ÉDITO

Bienvenue dans l'édition 2025 de Black Sheep, le magazine des étudiant.es du Master 2 Communication Rédactionnelle Dédiée au Multimédia de l'Université Paris Nanterre, qui prend le pouls du monde actuel.

2024 fut insatiable, détruisant tout sur son passage de Mayotte à Gaza. Elle nous a servi des crises en rafales, des catastrophes climatiques, sans parler de la telenovela gouvernementale qui a suivi la dissolution de l'Assemblée au printemps dernier. Entre fascination, consternation et cynisme absolu, les actualités se suivent et se ressemblent dans le dépit collectif.

Que peut-on attendre de 2025 ? Ou plutôt que peut-on lui souhaiter ? Le vote d'un budget qui épargnera le service public, un Donald Trump empêché dans ses velléités fascistes, de vraies mesures pour le climat, la fin de la guerre en Ukraine... L'Assemblée générale des Nations Unies l'annonce comme une prophétie qu'on espère autoréalisatrice : 2025 sera « l'année internationale de la paix et de la confiance ». Il risque d'en falloir un peu plus pour apaiser les divisions entre les mains des oligarques, devenus « broliarques » à la conquête du monde. Bref, tous les voyants sont au rouge et pendant ce temps, l'intelligence artificielle fait diversion, s'apprêtant à redistribuer les cartes du monde de demain.

Heureusement, on se console avec la parenthèse enchantée des Jeux Olympiques, on repense avec émotion à sa cérémonie d'ouverture et au symbole d'une Aya Nakamura prodigieuse sur Edith Piaf et « dans la langue de Molière ». La réputation française reluit de nouveau, un regain d'intérêt pour le sport et ses athlètes nous inspirent. Sans oublier la réouverture phénoménale de Notre-Dame qui redonne ses lettres de noblesse à l'artisanat et à ses restaurateurs talentueux.

L'art et la création n'ont pas été sans reste non plus en 2024. Le cinéma français se démarque et conquiert l'étranger, les récits alternatifs émergent et font place à plus de diversité, de subtilité et de messages progressistes. La déferlante « wokiste » rit au nez des boomers et n'a plus à se justifier.

L'année s'ouvre sur un monde toujours en tension, entre espoir et résignation. Alors Black Sheep vous propose une grande respiration : l'actualité vue par les générations qui veulent encore y croire.

Place à cette nouvelle édition, qui sera - espérons le - un nouvel acte.

SOMMAIRE

BLACKSHEEP

06

POLITIQUE

- France-Allemagne : un couple brisé ?
- Pourquoi tous les géants de la tech dînent avec Donald Trump ?
- À qui profite la guerre en République Démocratique du Congo ?
- Corée du Sud : la motion de destitution du président échoue
- La crise démocratique en France sous Macron

16

SOCIÉTÉ

- Ballon et protoxyde d'azote : une dérive inquiétante chez les jeunes
- Rachat de l'ESJ : vers la mort du journalisme ?
- Crise du logement étudiant en Île-de-France : focus sur une distribution alimentaire dans le XX^{ème}
- L'Association Créative : de l'élan à vos projets ?
- La santé mentale des étudiants

24

MÉDIAS

- Boomers VS Gen Z ?
- « Quatre générations de lecteurs nous lisent » : le Journal de Mickey fête ses 90 ans
- Juliette Ratto : « les fake news peuvent mettre en danger nos équipes sur le terrain »

30

TECHNOLOGIE

- CES 2025 : les grandes tendances qui ont marqué le salon
- Comment j'ai révisé mes partiels avec ChatGPT et NotebookLM
- Meta et l'IA : des réseaux sociaux déshumanisés ?
- Quand l'intelligence artificielle s'invite dans la modélisation 3D : entretien avec Hamza, étudiant en Arts, Technologie et Création
- *Deepfakes* : entre innovation et menace, où en est la France en 2025 ?
- L'intelligence artificielle signe-t-elle la fin de la créativité humaine ?

40

SPORT

- F1 Academy : le virage du féminisme
- Quel avenir après la fin de l'ère du Big 3 ?
- Le numérique dans la sphère médiatique liée au football : progrès ou danger ?
- Paris Lion Sport : l'entraînement commence !
- Maccabi Paris : le ring au service de la parité
- Tournoi Excellence à Sartrouville : un retour attendu par les judokas

52

CULTURE

- Agostinho, le souffle d'un autre temps
- L'essoufflement des Grammy Awards
- Hellfest 2025 : entre polémiques et déceptions, la scène métal en France dans la tourmente ?
- Wicked, le phénomène qui défie la gravité
- Chiharu Shiota tisse ses toiles

60

ENVIRONNEMENT

- Laurent Ballesta, quarante ans de plongée au cœur d'un monde en métamorphose
- Les incendies à Los Angeles menacent-ils la tenue des JO en 2028 ?



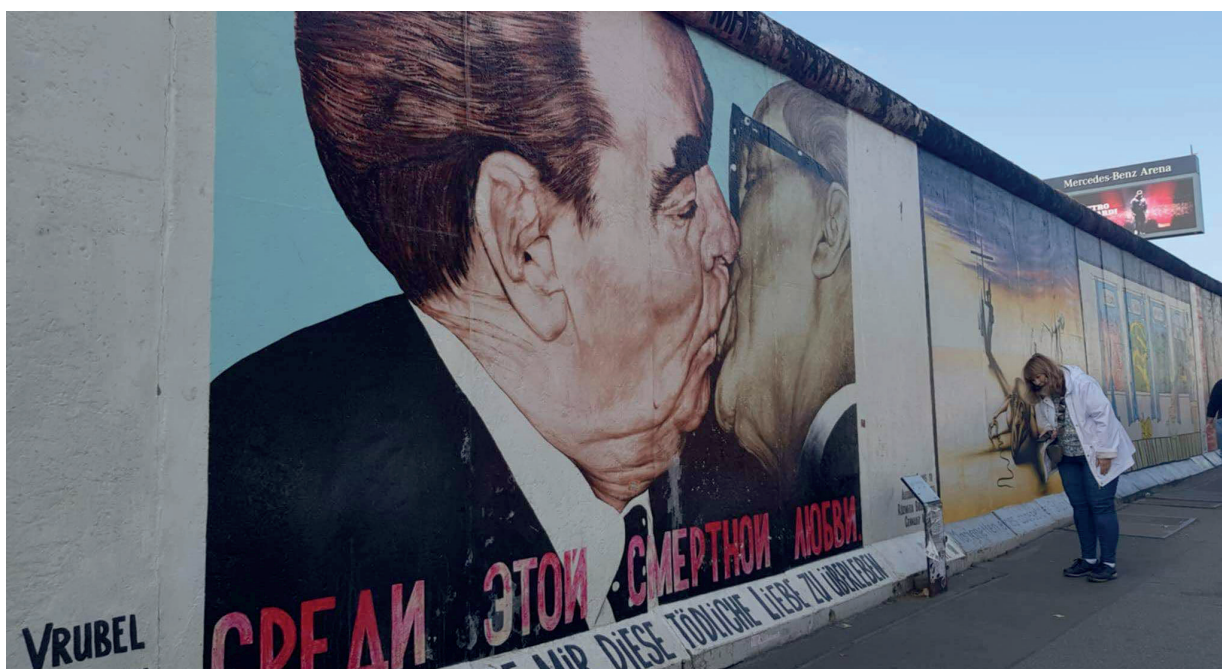
POLITIQUE



FRANCE - ALLEMAGNE : UN COUPLE BRISÉ ?

PAR MORGANE GIRAUDEAU

Rien ne va plus dans le couple franco-allemand. Politique migratoire, budget de la France, automobile et plus récemment, désaccord face au Mercosur, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Ces derniers temps, les deux leaders de l'Union Européenne ont du mal à trouver un terrain d'entente.



© Morgane Giraudeau - Le baiser du Mur de Berlin.

« La France et l'Allemagne ne partagent pas la même vision de l'intérêt européen » déclarait Andreas Eisl, chercheur à l'institut Jacques Delors dans un article du Figaro de novembre 2024. Un euphémisme si l'on regarde les récents désaccords des deux nations. À commencer par une politique migratoire de plus en plus sévère à la frontière des deux pays. Depuis septembre dernier, Olaf Sholz a dirigé son combat contre l'immigration illégale. Ce qui devait être une mesure pour une durée de six mois (jusqu'aux élections fédérales en février 2025), pourrait s'avérer plus pérenne. Concrètement, l'Allemagne ne veut plus accepter les migrants en situation irrégulière. Pour cela, les mesures prises

sont radicales : l'aide aux demandeurs d'asile a par exemple été supprimée. Une politique qui inquiète tous les pays membres qui rappellent que de tels contrôles doivent être « exceptionnels » et « proportionnés ». Gérard-François Dumont, Professeur à Sorbonne Université, président de la revue Population & Avenir, interviewé par Le Figaro le 11 septembre, rappelle cependant que « cette décision ne va pas à l'encontre des règles de libre circulation dans l'espace Schengen dans la mesure où celles-ci prévoient qu'un pays puisse être autorisé, pour une période temporaire, à fermer ses frontières. En revanche, cela contrevient à la Convention de Genève (1951) sur le droit d'asile et la Convention européenne des droits

de l'homme (1950), notamment en matière de regroupement familial ». Mais la politique migratoire n'est qu'un seul des multiples désaccords entre les deux pays.

Le Mercosur, point de rupture

En novembre 2024, la Commission européenne et les pays du Mercosur (composés de l'Argentine, le Brésil, l'Uruguay, le Paraguay, la Bolivie, le Chili, la Colombie, l'Équateur, le Guyana, le Pérou et le Suriname) annonçaient avoir conclu « *les négociations en vue d'un accord* ». Un accord de libre-échange négocié depuis 20 ans, auquel Paris s'oppose fermement. Il prévoit notamment d'ouvrir le marché européen aux produits latino-américains. Une proposition qui fait forcément débat en France alors que la colère des agriculteurs demeure et que des menaces de blocage planent sur l'Hexagone. Emmanuel Macron avait tenté d'apaiser les tensions ces derniers mois, mais tout pourrait voler en éclat si l'accord était finalement signé. La France est donc à la recherche d'alliés pour rassembler une minorité de blocage, c'est-à-dire quatre pays membres qui représentent au total 35% de la population de l'Union Européenne. Mais beaucoup de pays rechignent à se prononcer clairement sur la question même si l'Autriche semble être de son côté, la Pologne également, pour les mêmes raisons que la France. L'Allemagne, contre toute attente, ne cesse de pousser pour signer au plus vite. Les propos du chancelier Olaf Scholz lors du sommet du G20 au Brésil traduisent son impatience, voire son exaspération : « *J'ai l'impression qu'il y a une certaine pression sur ce dossier. Il faut en finir maintenant et nous serons aux côtés de l'UE lorsqu'elle présentera un accord.* »

Une position affaiblie à l'international

Côté finances, difficile d'entretenir des relations stables avec l'instabilité politique (française et allemande). Bercy devra donc patienter jusqu'à février 2025 avant de savoir avec qui il devra traiter. Difficile

aussi de trouver un accord sur les tarifs automobiles. L'horloge tourne et 2035 arrive à grands pas, année qui marquera alors la fin de la production de véhicules à moteur thermique. Pour l'instant, les Chinois dominent le marché international et, encore une fois, le couple franco-allemand n'est pas d'accord. En octobre 2024, l'UE votait pour la taxation des véhicules électriques chinois. L'Allemagne était le seul pays membre à s'y opposer pour éviter « *une guerre commerciale* ». La France estime quant à elle que des droits de douane protégeront son industrie. Andreas Eisl estime que cette mésentente traduit un conflit bien plus profond : « *La France et l'Allemagne ne partagent pas la même vision de l'intérêt européen. Les Allemands demeurent attachés au multilatéralisme, quand les Français défendent davantage d'autonomie et croient en cette notion d'Europe puissance.* »

Pourtant, les deux pays vont devoir reconstruire une relation s'ils veulent faire face à la montée en puissance des leaders comme Donald Trump, récemment réélu aux États-Unis. Carsten Brzeski, responsable mondial de la macroéconomie chez ING Research, souligne dans un article d'Euractiv du 27 décembre 2024 qu'« *avec l'instabilité politique qui règne actuellement en France et en Allemagne, rien ne bougera vraiment en Europe* » tant que l'entente n'est pas rétablie.



© Morgane Giraudeau - Porte de Brandebourg.

POURQUOI TOUS LES GÉANTS DE LA TECH DÎNENT AVEC DONALD TRUMP ?

PAR HUGO BERNARD

Alors que Donald Trump sera investi président des États-Unis ce 20 janvier, tous les patrons de la tech américaine l'ont rencontré. Derrière les dîners aux apparences anodines, se cache une véritable stratégie de lobbying, alors que le pays s'apprête à basculer sous une administration républicaine.



© @realDonaldTrump sur X.

Des dîners à Mar-a-Lago, résidence de Trump en attendant la Maison-Blanche

Le futur président des États-Unis doit attendre que Joe Biden quitte la Maison-Blanche le 20 janvier. Pour patienter, il commence déjà à « gouverner » depuis sa résidence à Mar-a-Lago, un club de Palm Beach en Floride.

Depuis son élection, c'est le défilé des hommes d'affaires de la tech chez Donald Trump pour discuter de sa politique et de son administration. Il y a eu Mark Zuckerberg de Meta, Tim Cook d'Apple, Sundar Pichai de Google ou encore

Satya Nadella de Microsoft. Tous sont en opération *lobbying* pour prendre la température auprès du prochain président, et surtout pour faire avancer leurs intérêts.

En plus des dîners, une multitude d'entreprises donnent de l'argent pour l'investiture de Donald Trump. Microsoft, Google, Apple, Amazon et Sam Altman, patron d'OpenAI, vont tous donner un million de dollars à la fondation dédiée à l'événement, comme l'a compté *Libération*. Il y a aussi les plateformes de cryptomonnaies comme Kraken ou Coinbase, qui se mobilisent pour donner des montants similaires.

La tech a changé de camp : elle devient pro-Trump dans son propre intérêt

De son élection à son départ de la Maison-Blanche et même après lors de l'assaut du Capitole en 2021, Donald Trump a été l'ennemi de la tech. Twitter (avant de se renommer X) et Facebook avaient même fermé les comptes au lendemain de l'assaut. Depuis, le contexte politique a changé et tous les patrons de la tech l'ont félicité pour son élection.

Mark Zuckerberg semble avoir changé d'avis sur l'homme politique, en prenant des décisions concrètes. Le PDG de Meta a annoncé mettre en place une nouvelle politique de modération s'inspirant du modèle de X et de ses notes de communauté. Dorénavant, les contenus de désinformation ne seront plus modérés par des acteurs de confiance, mais par des utilisateurs, qui pourront rajouter du contexte factuel à une publication. Une politique qui va tout à fait dans le sens de Donald Trump, qui trouvait que les filtres actuels étaient de la censure.

Le grand entrant, c'est toutefois Elon Musk. Patron de SpaceX, de Tesla et de X, qui va devenir responsable du Département de l'Efficienne Gouvernementale. Elon Musk fera partie du gouvernement Trump. L'homme d'affaires a participé à la campagne républicaine, prenant même la parole lors d'un meeting. Avec une politique plus libérale et protectionniste

menée par Trump, Elon Musk compte bien en tirer profit via Tesla ou encore SpaceX.

Les GAMAM veulent profiter du mandat de Donald Trump pour se renforcer

Cette opportunité s'étend à l'ensemble de l'industrie des nouvelles technologies aux États-Unis. Le mandat de Joe Biden n'a pas été dans leur sens : il avait nommé Lina Khan présidente de la *Federal Trade Commission*, l'agence nationale pour le droit des consommateurs et de la concurrence. Celle-ci n'a pas hésité à multiplier les procédures pour des pratiques anti-concurrentielles contre les GAMAM.

D'un autre côté, la concurrence en provenance de Chine, avec Huawei sur les antennes, Temu et Shein pour le commerce en ligne, BYD pour les voitures électriques ou encore TikTok pour les réseaux sociaux met la pression à ces entreprises. La tech américaine est également bousculée par l'Union européenne et ses législations de plus en plus restrictives. Il y a par exemple eu la législation sur l'USB-C, rendant ce port de charge obligatoire sur tous les appareils vendus. Un texte qu'a dû suivre Apple, malgré toutes ses tentatives pour l'éviter. Durant le précédent mandat, sont entrés en vigueur le Digital Markets Act et le Digital Services Act : l'AI Act est quant à lui prévu pour bientôt. Trois grands textes de droit qui retirent du pouvoir à ces entreprises. C'est là que le protectionnisme de l'administration Trump peut les aider.



© NASA - Donald Trump.

À QUI PROFITE LA GUERRE EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO ?

PAR CAMILLE MBAYA

Lukawu Emmanuel est un Congolais de 63 ans originaire de la province du Bas-Congo située dans le sud de la République Démocratique du Congo (RDC) et vivant en France. Il nous expose son point de vue sur la situation de son pays.



© Camille Mbaya - Drapeau et maillot CAN 2024 de la République Démocratique du Congo et CD du chanteur et interprète de rumba congolaise Général Défao.

Quand avez-vous quitté la RDC et pourquoi ?

J'ai quitté la RDC en 1989. Au départ, c'était pour avoir une bourse d'étude, étudier en France et vivre ici, j'avais de la famille ici aussi. Mais c'était difficile d'avoir cette bourse d'étude, je ne l'ai pas eue et donc j'ai dû trouver des formations pour ensuite travailler. C'était vraiment pas ce qu'on s'imaginait au pays la France. C'était dur, il fallait avoir ses papiers, c'était long.

Comment expliquez-vous la situation actuelle de la RDC ?

La RDC est économiquement pillée par les

Occidentaux à travers des pays frontaliers qui sèment le désordre pour s'accaparer les minerais du pays. L'économie du pays est au plus bas, conséquence des interventions occidentales dans le pays.

Qui sont les protagonistes de la guerre au Congo et pourquoi ?

La France, les Etats-Unis, la Belgique, la Chine et les pays voisins comme le Rwanda ou le Burundi sont impliqués dans la situation instable du pays et notamment à l'Est dans la province du Kivu. Ils pillent les richesses denses du Congo pour s'enrichir, sans se soucier de la population. Les Occidentaux et la Chine ont besoin

de passer par des pays africains et voisins pour déstabiliser le Congo, c'est pour cela qu'ils utilisent le Rwanda.

Pour certains, l'instabilité du pays remonte à la mort de l'ancien Premier ministre Patrice Lumumba, pour d'autres à la fin du règne du dictateur zaïrois Mobutu Sese Seko. Qu'en pensez-vous ?

Oui, c'est déjà à la mort de Patrice Lumumba qu'on a vu les débuts de fragilité dans le pays. Pour Mobutu, pourquoi pas, mais c'était déjà instable pendant son règne. En 1975, l'économie était déjà en train de chuter. Et déjà à l'époque de Mobutu, le Congo était sous l'emprise des Occidentaux, ils ont laissé Mobutu faire ce qu'il voulait certes, mais ce sont aussi les Etats-Unis qui l'ont enlevé du pouvoir à l'époque de Clinton. L'instabilité du Congo et l'emprise des Occidentaux sur notre pays remonte déjà.

De nombreuses campagnes de sensibilisation, des manifestations et boycotts s'organisent par la diaspora congolaise, notamment sur les réseaux sociaux. Pensez-vous que c'est suffisant ?

C'est bien, mais ce n'est malheureusement pas suffisant. Il faut commencer par arrêter de fournir les rebelles venant des pays voisins et financés par les Occidentaux qui tuent et terrorisent les populations de l'Est du pays. Et ça, c'est au-dessus de nous. Ces rebelles sont payés pour rendre instable le pays. Il faut continuer à faire pression, mais à notre échelle c'est très compliqué.

Comment ressentez-vous la situation de votre pays à 8h30 d'avion de Kinshasa ? Comment cela vous affecte ?

Je me sens impuissant. Ici, en Europe, on voit la réalité, on est informé par ce qui se passe au pays par quelques médias comme Mediapart, mais les médias locaux ne rapportent pas bien ou pas du tout la situation localement, ou alors ils sont cadenassés et ne peuvent pas tout

divulguer. C'est dur de s'informer.

Que faire pour mobiliser et faire pression sur les hauts dirigeants ?

On peut le faire, il y a des groupes organisés en Europe comme « *Les combattants* » et d'autres opposants, mais ils se sont intimidés et même tués ici et en Belgique. Ils sont suivis et interdits de rentrer au pays. Les élections sont truquées, les Occidentaux mettent des gens au pouvoir et les enlèvent. Regardez ce qui s'est passé avec Laurent-Désiré Kabila : il avait des idées qui s'alignaient avec Patrice Lumumba, des idées marxistes, et il était nationaliste mais il a été assassiné dans des circonstances très floues. On soupçonne aussi l'implication des Occidentaux et du Rwanda dans cet assassinat.

Pensez-vous que les médias occidentaux documentent bien le conflit au Congo ?

Non pas du tout, ici aussi ils ne disent pas la vérité et ne montrent pas la réalité. Ils ne parlent pas de l'implication des Occidentaux. Sur TF1 ils ont parlé de « *guerre ethnique* », il n'y a pas de guerre ethnique en RDC ! Il n'y a pas de guerre civile. Il y a un pillage des ressources naturelles par des puissances occidentales avec la complicité des pays voisins.

Avez-vous un espoir pour la résolution du conflit un jour ? Pourquoi ?

L'espoir oui, il y aura un jour un président congolais fort qui pourra tenir tête aux Occidentaux. Ce n'est pas le cas aujourd'hui et cela permet ce genre de situation. Peut-être qu'il y aura un président occidental qui y mettra fin, on ne sait jamais. Il nous faut un président droit et net, mais je n'ai pas encore vu ça au Congo. On a un ancien président (Joseph Kabila), qui est sénateur à vie ! Où avez-vous vu ça, vous ? On ne sait jamais ce qui va se passer, tout peut basculer. J'aurai toujours espoir pour mon pays et peut-être qu'avec les prochaines générations, la situation va bouger.

CORÉE DU SUD : LA MOTION DE DESTITUTION DU PRÉSIDENT ÉCHOUE

FAUTE DE QUORUM OU LE JEU DE LA CHAISE VIDE

PAR LÉONORE CHOLET

Le 7 décembre, le président sud-coréen Yoon Suk-yeol échappe de justesse à une motion de destitution. Au moment du vote, la quasi-totalité des membres de son parti quittent l'Hémicycle. Seules 195 personnes restent, or 200 sont nécessaires pour que le vote soit valide.



© Mathew Schwartz - Rassemblement en Corée du Sud.

Le 3 décembre 2024, Yoon Suk-yeol, président de la Corée du Sud, promulgue la loi martiale. Aussitôt, l'armée encercle le Parlement, faisant barrage entre ce dernier, des élus de la République et des manifestants s'étant attroupés autour pour protester. Au cours de la même soirée, l'Assemblée nationale parvient à se réunir et à voter contre l'instauration de cette loi.

« Yoon considère les personnes contre lui comme des pro-Corée du Nord. Il est allé aussi loin que de déclarer la loi martiale, déclenchant une vague de panique au sein du peuple ! À ce stade, c'est à lui de démissionner ! », affirme une passante [DC News].

La loi martiale suspend les activités politiques à l'exception de celles du parti

au pouvoir et confère à l'armée le rôle de maintien de l'ordre. Cette promulgation avortée est donc perçue comme une tentative de coup d'État et suscite la colère des Sud-Coréens qui réclament sa destitution.

« *La déclaration de la loi martiale par Yoon est un acte de terrorisme ridicule contre la démocratie. Et la violence contre les législateurs est en fait une violence contre les citoyens* », affirme un manifestant Sud-Coréen. [France 24]

Faute de quorum ou comment échapper à une destitution

Suite au tollé provoqué par cette tentative de promulgation, le parti présidentiel PPP (Parti du Pouvoir Populaire) réagit immédiatement. Le ministre de l'Intérieur présente ses excuses publiques avant de démissionner. Devant les caméras, le président a solennellement allégué : « *Je m'excuse sincèrement auprès des citoyens qui ont sans doute été alarmés et perturbés par ces événements. Je ne me soustrirai pas aux responsabilités juridiques et politiques liées à cette déclaration de loi martiale* » [RTL Info].

Pourtant, quand l'Hémicycle se réunit le 7 décembre pour voter la destitution du président Yoon Suk-yeol, les responsabilités juridiques et politiques sont éclipsées. L'ouverture de la séance se fait sur un coup de théâtre : la quasi-totalité des parlementaires du PPP se lèvent et quittent la salle sous les huées des journalistes et des autres parlementaires. « *Traîtres !* » « *Revenez voter !* » peut-on entendre dans la salle [France 24].

Après cet esclandre, seules 195 personnes restent dans l'Hémicycle, dont un député du PPP, rejoint par trois autres parlementaires ayant décidé de revenir. Mais, cela ne suffit pas. Le quorum de l'Assemblée nationale est de 200 votants. En dessous de ce chiffre, le vote est invalide.

« *Le vote sur la destitution du président*

Yoon Suk-yeol n'a pas pu être établi. L'entière nation regarde la décision prise aujourd'hui à l'Assemblée nationale. Le monde nous regarde. Il est regrettable qu'il n'y est même pas pu avoir de vote sur un problème national d'une telle importance », a déclaré le président du Parlement, en clôturant la séance [Global News].

Faute de quorum : « Un deuxième coup d'État »

Une faute de *quorum* survient quand n'est pas présent le nombre minimum de participants requis pour qu'un vote soit valide. Sans *quorum*, les décisions ne peuvent pas être considérées comme légales.

En se levant ainsi et en quittant la salle, les députés du PPP approuvent non seulement implicitement la tentative de loi martiale, mais freinent aussi la motion de destitution. Certains Sud-Coréens y voient un déni de démocratie.

« *Peu importe la manière dont ils tentent de le justifier (...), c'est un deuxième acte de rébellion et un deuxième coup d'État, illégal et anticonstitutionnel* », affirme Park Chan-dae, chef du Parti démocrate.

Interdiction de quitter le territoire

Le ministère de la Justice enquête sur le président Yoon pour « *tentative de rébellion* ». Bae Sang-up, un responsable des services d'immigration au ministère de la Justice, a confirmé le 8 décembre qu'il a aussi été soumis à une interdiction de quitter le territoire. Cela satisfait à peine les attentes du parti de l'opposition qui espère des conséquences plus sévères.

« *Avec cela [la tentative de promulgation de loi martiale] nous n'avons pas seulement perdu la confiance des Sud-Coréens, mais aussi de nos alliés dans le monde, ce qui rend Yoon incapable d'exercer ses devoirs de président* », a réagi Ahn Cheo Soo, législateur du parti démocrate Sud-Coréen.

LA CRISE DÉMOCRATIQUE EN FRANCE SOUS MACRON

PAR ALESSANDRA CHIARADIA

Le 9 juin 2024, Emmanuel Macron a annoncé la dissolution de l'Assemblée nationale. Une décision critiquée par ses pairs, mais aussi une large partie de la population, laissant le chef de l'État isolé. Depuis, le pays s'interroge sur l'avenir de sa démocratie.



© Alessandra CHIARADIA - Manifestation à Lille (04/12/2024) contre la réforme des retraites.

Les élections européennes qui se sont tenues les 8 et 9 juin 2024 ont secoué la France. Renaissance (parti présidentiel), qui disposait alors du plus grand nombre de sièges au Parlement européen a été détrôné par le Rassemblement National (RN). Avec 31,37% des voix, ils y obtiennent 30 sièges, n'en laissant que 13 pour le camp présidentiel. Face à ces résultats déconcertants, Emmanuel Macron a pris la décision de dissoudre l'Assemblée nationale le soir-même en expliquant : « *La montée des nationalistes, des démagogues est un danger pour notre nation. C'est pourquoi j'ai décidé de vous redonner le choix de notre avenir parlementaire par le vote.* »

Des élections non-respectées

Conformément à ce que prévoit la Constitution lorsque l'Assemblée nationale est dissoute, de nouvelles élections législatives se sont tenues le 30 juin et le 7 juillet 2024. Pour faire barrage à l'extrême

droite, les formations de gauche ont décidé de s'unir sous la bannière du *Nouveau Front Populaire* (NFP). Leur objectif était clair : défendre les valeurs républicaines, que le RN ne cesse de bafouer.

Bien que les élections aient abouti à une majorité relative pour la gauche, avec 180 sièges à l'Assemblée nationale, le président de la République a choisi de nommer Michel Barnier (camp présidentiel) en tant que Premier ministre. Une décision vivement critiquée par la gauche et la population, qui n'a pas hésité à montrer son désaccord en manifestant dans les rues.

La démocratie fragilisée

À l'image de ceux qui l'ont précédé, Michel Barnier a eu recours à de nombreuses reprises à l'article 49.3 de la Constitution. Un passage permettant au gouvernement de faire passer des projets de loi en force, malgré le vote des députés. Las de ne pas être écouté, le NFP a déposé une motion de censure, qui a été votée à 331 voix, une première depuis 1962. Il s'agit du principal moyen dont dispose un parlement pour montrer sa désapprobation envers la politique en place. Le gouvernement Barnier a alors été contraint de démissionner.

Cette série d'événements illustre une crise démocratique profonde, où les décisions présidentielles semblent s'éloigner de plus en plus de la volonté populaire exprimée dans les urnes.

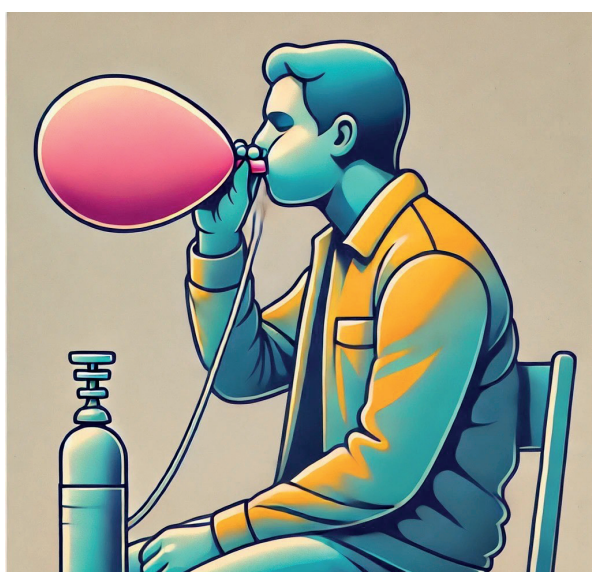
SOCIETE



BALLON ET PROTOXYDE D'AZOTE : UNE DÉRIVE INQUIÉTANTE CHEZ LES JEUNES

PAR MATHIEU MBUAKI

Un épiphénomène touche une grande partie de la jeunesse française : le gaz hilarant. Cette composition issue du protoxyde d'azote fait sensation auprès des 18-30 ans. Nous allons tenter d'en savoir plus sur ce fléau à travers ce reportage.



© GroK - Consommation d'azote.

Vendredi 20 décembre 2024, 21h00. Sur l'avenue des Dahlias à Gagny. David, 26 ans, Amine 27 ans et Steeve, 28 ans sont installés dans un parc situé près d'une colline dans ce quartier populaire de la ville. Pas d'alcool avec eux, ni de cigarette et pas de drogue non plus. En revanche, en leur possession, ballons de baudruche et bonbonnes de protoxyde d'azote. C'est la nouvelle tendance chez les jeunes depuis quelques années maintenant et l'effet donné par ce gaz procure un sentiment euphorique, quelques fois de manière assez excessive. En effet, l'inhalation du protoxyde contenue dans les cartouches produit très rapidement une euphorie, une distorsion des perceptions qui peut se traduire par une augmentation de la perception auditive, des fous rires et un effet

second. En fait, c'est l'état de conscience qui est altéré avec une confusion et des hallucinations. Mais ce sentiment-là, ces jeunes ne le ressentent plus et leurs témoignages le confirment. « Moi ça ne me fait pas grand-chose, j'ai la sensation que le temps se fige un court moment, puis l'effet s'évanouit presque immédiatement. Du coup pour retrouver cette sensation-là, j'en prends plusieurs d'affilée. À moi seul, je peux finir deux à trois bonbonnes », confie David. De son côté, Amine a un ressenti assez similaire : « Les ballons, j'en prenais quand j'avais envie de rigoler et délirer, aujourd'hui ça ne me fait plus rien, mais j'en consomme tous les jours parce que je suis habitué. »

Pour ces jeunes, la consommation de ballons est totalement banalisée, elle ne leur fait absolument rien. Pourtant, autour d'eux, de nombreux exemples de drames causés par cette consommation existent : « on a un ami qui a fait un très gros accident après avoir heurté la chaussée, il était au volant d'une loc avec une bonbonne sous le siège et les mains sur le volant et le ballon », nous signale Steeve. Le terme « loc » est utilisé pour parler d'une location de voiture et à travers l'exemple qu'il a cité, Steeve évoque un autre fléau causé par la montée en flèche : la consommation de ballon au volant. En effet, entre 2022 et 2024, plusieurs accidents de la route ont été déplorés à la suite de consommation excessive de ballons et de bonbonnes de protoxyde d'azote.



© Mathieu Mbuaki - Image de bonbonnes abandonnées en pleine rue.

« L'effet d'ivresse n'existe quasiment plus »

Marie, 30 ans est aide-soignante à l'hôpital André Grégoire à Montreuil et elle fait un constat assez froid et peu optimiste pour la suite concernant cette consommation : « *De plus en plus de jeunes sont admis au service d'urgence ou de réanimation à cause de la consommation de ces ballons, et malheureusement je pense que cela ne cessera pas d'aussitôt* ». Les conséquences sur le corps sont légion telles que la perte de contrôle de ses membres, la perte de motricité, la perte de mémoire, et diverses conséquences neurologiques et physiques.

« Les bonbonnes on les trouve partout, c'est facile de s'en procurer »

Que ce soit en région parisienne mais également dans le reste de l'Hexagone, les bonbonnes et ballons sont facilement accessibles et les réseaux sociaux y sont pour beaucoup dans cette prolifération. « *Les bonbonnes on les trouve partout ! Sur snap, chez un pote ou même dans certaines épiceries, c'est facile de s'en procurer* », explique Amine avant de souffler dans son ballon de baudruche.

Le réseau social Snapchat est d'ailleurs celui qui fait le plus la promotion de ce produit avec des comptes qui affluent sur la toile. Drive Ballon, Allo Bro, Ballon City, etc. Ces comptes Snapchat rendent vraiment

la vente et surtout la consommation de ballons assez facile. Nul doute que ce type de comptes va continuer à pulluler vu la consommation excessive de ballons.

Comment sensibiliser les jeunes ?

Pour réussir à sensibiliser les jeunes, la première chose est de leur faire constater les risques et surtout les conséquences de cette consommation du protoxyde d'azote. Des visites d'étudiants dans les établissements hospitaliers ayant admis des cas liés à la consommation de ballon pourraient freiner l'engouement autour de ce phénomène.

Une loi a été votée en 2021, elle vise notamment à « *prévenir les usages dangereux du protoxyde d'azote* », cependant deux ans et demi plus tard force est de constater que cette loi n'a pas eu l'effet escompté. Pour les trois gabiens, nul ne sert d'être alarmiste car ils « *n'en consommeront pas toute leur vie* » et ils ajoutent même que « *c'est juste passer, histoire de passer le temps* ». Amine finit par conclure par cette phrase symptomatique d'un problème assez profond « *C'est vrai que les ballons c'est peut-être un peu dangereux mais vaut mieux qu'on consomme ça que de la drogue ou des cigarettes* ». Est-ce vraiment moins grave ? Difficile d'y répondre. Une chose est sûre, la consommation de protoxyde d'azote ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

RACHAT DE L'ESJ : VERS LA MORT DU JOURNALISME ?

PAR LÉONORE CHOLET

Chers lecteurs, profitez de ces derniers instants d'objectivité.



© CHATGPT - Image d'une machine à écrire.

Considéré comme un pilier de la démocratie, le journalisme encourt aujourd'hui un grave danger.

En novembre 2024, un groupe d'investisseurs conservateurs rachète l'Ecole Supérieure de Journalisme (ESJ). Parmi eux figurent quelques noms particulièrement influents tels que Vincent Bolloré ou Arnault Lagardère.

Si l'objectivité absolue n'existe pas, la journaliste doit y tendre le plus possible. Certains facteurs ne peuvent être ignorés : le besoin de produire des informations en conformité avec une rédaction, la nécessité de conserver des sources... En 2019, des sociologues comme Erik Neveu tiraient déjà la sonnette d'alarme sur ces questions. Il évoquait une « *mauvaise* » fabrique de l'information.

Pour les mêmes raisons, nombreux s'affolent depuis plusieurs années face à la concentration médiatique. Si la démocratie repose sur une bonne information des citoyens, qui passe par la pluralité des médias et des sources, comment peut-elle survivre à la stratégie des oligarques ?

Leurs poches débordent d'argent et quelques billets tombent sur les médias qu'ils achètent. Ils bâtissent des empires et détiennent dans une seule main les divers canaux d'information. La silhouette de Vincent Bolloré se découpe derrière CNEWS, Canal +, C8 et Hachette, tandis que celle de Lagardère surplombe Europe 1, Paris Match, RFM, Gulli... Les alliances entre oligarques se multiplient, comme le prouve le rachat en avril 2020 du groupe Lagardère par Vincent Bolloré.

Ainsi, les journalistes semblent condamnés à se retrouver menés par la main de fer des grands pontes. L'information d'aujourd'hui se voit menacée. Mais que peut-on espérer pour celle de demain quand la plus ancienne école de journalisme de Paris, la respectée ESJ, vient d'être rachetée par un groupe extrêmement puissant ? A quoi ressembleront les futurs journalistes, formés par des oligarques dont la seule volonté est de répandre un maximum leurs idéaux en concentrant le plus de médias sous leur main ?

Aux Etats-Unis, Donald Trump est à nouveau président de la République, accoudée par l'oligarque Elon Musk qui assume clairement son accointance avec l'extrême-droite, allant jusqu'à effectuer deux saluts nazis à la télévision. Partout dans le monde, le fascisme monte, conforté par les médias et l'angle qu'ils accordent aux sujets qu'ils traitent.

Aujourd'hui déjà, l'extrême droite gagne de l'ampleur. Que dira-t-on demain d'une société informée par des journalistes éduqués par cette dernière ?

CRISE DU LOGEMENT ÉTUDIANT EN ÎLE-DE-FRANCE : FOCUS SUR UNE DISTRIBUTION ALIMENTAIRE DANS LE XX^{ÈME}

PAR MERIEM AGHROUD

En 2022, une enquête de l'Union Nationale des Étudiants de France (UNEF) a révélé que la plus grande partie des étudiants ont déboursé 563€ pour leur logement, la plupart d'entre eux vivant en Île-de-France, Paris étant une des villes où il est le plus compliqué de trouver un logement étudiant décent, avec quatre demandes pour un logement selon LocService.



© Meriem Aghroud - Distribution alimentaire organisée par l'association Linkee.

Alors que les étudiants tentent de se bâtir un avenir dans un contexte déjà difficile, ce manque de logements abordables devient un obstacle majeur à leur réussite académique et peut porter atteinte à leur santé physique et mentale.

Au cœur du XX^{ème} arrondissement de Paris, dans la rue des Haies, une distribution alimentaire organisée par l'association « Linkee » devient le théâtre de rencontres poignantes, révélant ainsi les répercussions

dévastatrices de la crise du logement en Île-de-France. C'est ici, à cet endroit rempli d'étudiants en situation précaire, que Samuel, Alexandra et Samantha, tous trois venus faire le plein de produits alimentaires, se sont livrés sur leur quotidien. La scène était marquée par une queue de centaines d'étudiants, mettant en lumière l'ampleur du double défi auquel sont confrontés ces jeunes, non seulement pour subvenir à leurs besoins alimentaires, mais aussi pour trouver un refuge décent

dans une région où la quête d'un logement étudiant devient de plus en plus délicate.

« *Je partage un 12m² à la limite de l'insalubrité à la résidence Crous des Haies avec un ami car nous n'avons pas d'autre choix avec l'inflation qui ne cesse d'augmenter. Cette situation est psychologiquement pesante, je n'arrive même plus à me concentrer sur mes révisions, je passe mon temps à chercher un autre studio étudiant abordable, j'ai même peur de rater mon année* », confie Samuel, 22 ans, étudiant en Master 1 en Informatique à l'Université de Créteil. Samuel n'est pas le seul étudiant en situation précaire rencontré lors de cet événement ; Alexandra, 19 ans, étudiante en première année de médecine à l'Université de Diderot et Samantha, 21 ans, étudiante en Droit à l'Université de Paris Nanterre ont également dévoilé leur combat.

« *Après avoir cherché un logement en Île-de-France durant près de six mois, je me suis résignée à rester vivre chez mes parents qui vivent à 2 heures de mon lieu d'études car mes ressources financières ne me permettent pas de m'offrir un logement décent, ce qui fait que je me lève tous les jours à 5 heures du matin. Cette situation me stresse beaucoup, à tel point que les conséquences se font ressentir physiquement et mentalement* », confie-t-elle, désespérée.

Samantha déclare quant à elle que les études en Droit sont déjà bien assez stressantes, sans qu'il n'y ait besoin d'y ajouter la pénurie du logement étudiant dont elle n'est pas la seule à souffrir dans sa classe ; elle déclare qu'elle ne voit aucune solution efficace pour se sortir de cette impasse. Cette dernière témoigne souffrir d'un diabète de type 2, maladie exacerbée par le stress causé par le partage d'un petit appartement avec trois colocataires.

Lors d'un entretien avec le responsable de la résidence Fac Habitat Émergence, Hasni Alaoui Ismail a déclaré que l'urgence de la situation est palpable et que Fac Habitat est déterminé à mobiliser toutes

les ressources nécessaires pour offrir des logements abordables et décents aux étudiants en quête de stabilité dans cette période cruciale de leur vie académique.

Face à la crise du logement en Île-de-France, accentuée par les effets du COVID-19, les récits de Samuel, Samantha et Alexandra exposent la gravité de la situation précaire des étudiants, non seulement confrontés à des problèmes financiers, mais également à des conséquences physiques et psychologiques, mettant en lumière l'urgence de la mise en place d'une solution garantissant un accès adéquat à des logements décents pour les étudiants de Paris et ses alentours.

Désormais, près de 800 000 étudiants en Île-de-France sont confrontés à un déséquilibre croissant entre l'offre limitée de logements accessibles et une demande toujours en hausse, entraînant une flambée des prix et une dégradation des conditions de vie.



© Meriem Aghroud.

L'ASSOCIATION CRÉATIVE : DE L'ÉLAN À VOS PROJETS ?

PAR IVANHA AIT GOUGAN

C'est dans un ancien hangar reconverti en un espace moderne et inspirant que se trouve l'association Créative. Située à Garges-lès-Gonesse, en banlieue parisienne, cette structure a pour mission de lever les freins à l'entrepreneuriat grâce à des méthodes innovantes d'accompagnement.

Dès l'entrée, les visiteurs sont accueillis avec un thé, la spécialité de Créative, et invités à partager un petit-déjeuner convivial. L'atmosphère est à la fois détendue et ambitieuse, rassemblant des porteurs de projets en tout genre, qu'ils soient en cours de création ou déjà lancés. Parmi eux, Mariam, une jeune entrepreneuse de 24 ans originaire de Garges, se distingue par sa détermination.

Spécialisée dans la création et la personnalisation de cadeaux pour des fêtes et événements tels que des mariages ou des naissances, elle témoigne de l'impact positif de Créative sur son parcours : « *Venir de banlieue peut être perçu comme un handicap, mais pour moi, c'est une force. J'ai voulu montrer que, peu importe d'où l'on vient, tout est possible, surtout avec l'aide d'une structure comme Créative qui nous*



© Ivanha AIT GOUGAN - Association Créative.

Les locaux, pensés pour répondre à divers besoins, servent à la fois d'espace de *coworking*, de lieu de rencontre et d'organisation d'événements. La décoration est à mi-chemin entre modernité et convivialité ; le lieu comprend des salles de réunion, des coins détente et des espaces de travail modulables. Chaque recoin est animé par des discussions, des idées et des connexions humaines.

Mohammed El Mazroui, directeur de l'association, porte cette dynamique avec une énergie communicative. « *Ici, tout le*

monde est le bienvenu ! Que vous soyez à la recherche d'un emploi, d'une alternance ou que vous souhaitiez créer votre entreprise, notre objectif est de vous accompagner dans vos projets. » Fort de son réseau et entouré d'équipes dévouées, il organise chaque jour des événements, ateliers et séminaires pour prouver que chacun peut réussir. « *Je viens du quartier de la Dame Blanche, à Garges. Je sais combien il peut être difficile de surmonter certains obstacles dans la vie active. C'est pourquoi j'ai fondé cette association : pour donner une chance à tous, quel que soit leur parcours.* »

LA SANTÉ MENTALE DES ÉTUDIANTS

PAR CHANEZ BAZOUCHE

Une enquête révèle que 21 % des étudiants en médecine déclarent avoir des idées suicidaires liées à la pression de leur formation. Entre charge de travail écrasante et stress des concours, beaucoup se retrouvent en détresse psychologique.



© Freepik - Grand bouquet décoratif fait de feuilles vertes et de mousse suspendu au-dessus de la tête de l'homme.

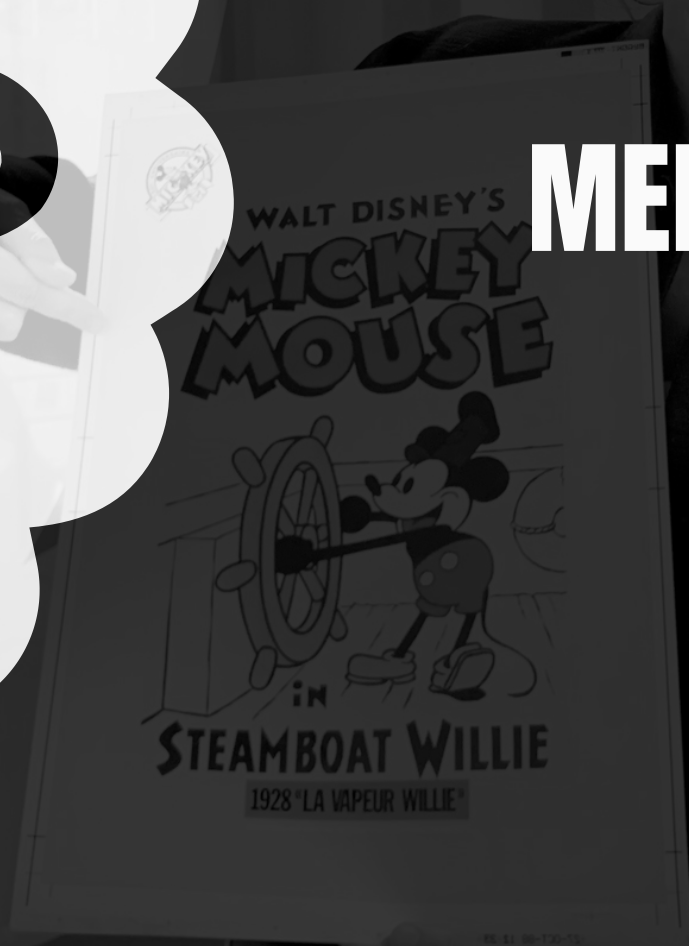
Face à la pression que subissent les étudiants au cours de leurs études, les associations appellent à une réforme du cursus, et demandent un meilleur accompagnement psychologique ainsi qu'un allègement des conditions d'apprentissage. Le ministère de la Santé est conscient de l'urgence : il affirme travailler sur des mesures pour améliorer le bien-être des futurs médecins.

« 10% des internes travaillent plus de 80 heures par semaine ... »

Pour Ariane Roubi, vice-présidente de l'Intersyndicale nationale représentative des internes de médecine générale, parmi les facteurs responsables de la dégradation de la santé mentale de ces étudiants, il y a la pression des études ou de la hiérarchie à l'hôpital, le manque d'encadrement et la charge de travail trop

importante des carabins : « Il faudrait des choses plus structurelles et institutionnelles comme des vraies mesures pour mieux gérer le temps de travail des internes et des étudiants en médecine et les aider à aller vers quelque chose de plus normal. »

Elle ajoute que selon leur dernière enquête sur le temps de travail, « 10% des internes travaillent plus de 80 heures par semaine alors que la loi c'est 48h ». Il y a encore du travail à faire. Face à la situation, les syndicats interpellent le ministre de la Santé afin qu'il prenne des mesures. « Sept ans après la première étude et trois après la seconde, pourtant réalisée au cours de la crise du Covid, le constat est sans appel : la santé mentale des étudiant·es en médecine et des internes continue d'être préoccupante », écrivent-ils. Ils affirment qu'il y a « urgence à agir pour protéger nos soignant·es en formation, pour la santé des patient·es de demain ».



MEDIAS

BOOMERS VS GEN Z ?

PAR CHLOE CHAMPY



© Chloé Champy - Manifestation à Sainte-Soline contre les méga bassines, 17 novembre 2022.

Quand les boomers ne comprennent plus la planète (ni leurs petits-enfants)

Il n'existe peut-être pas de sujet qui marque plus le vide intergénérationnel que celui de la crise climatique. D'un côté, les boomers, cette génération pour laquelle tout était permis et qui a tout connu : la Guerre Froide, l'arrivée de la télévision couleur, et l'apothéose des disques vinyles. Une époque où l'avenir brillait comme une Chevrolet flambant neuve et où les problèmes écologiques se résumaient à ramasser le journal du voisin qui avait atterri sur leur belle pelouse bien tondue. De l'autre côté, des jeunes inquiets pour leur avenir, qui, en plus de l'incertitude concernant le futur du monde du travail et l'impossibilité de devenir propriétaires d'une maison avant leurs 40 ans, essayent de mitiger les dommages causés à l'environnement par les générations précédentes. Entre eux, une incompréhension, un vide, avec les boomers qui, face aux jeunes activistes climatiques, froncent les sourcils comme devant un Rubik's Cube.

« **Pourquoi ils jettent de la sauce tomate sur des tableaux ?** » demandent-ils, les yeux écarquillés. La réponse est simple : parce que, dans un monde qui brûle, un Van Gogh sous verre est moins urgent qu'un glacier qui fond. C'est un raisonnement que beaucoup de boomers refusent d'adopter, confortablement installés dans leur idéologie de croissance infinie, la même idée qui nous a menée droit dans le mur climatique. Pour la génération qui remplissait les boîtes de nuit des années 80 sur les hits Italo disco, cette croissance sans fin était plus qu'une promesse. Alors, quand les jeunes débarquent aujourd'hui avec leurs panneaux « *Il n'y a pas de planète B* » ou « *Changeons le système, pas le climat* », ça fait grincer des dents.

« **Reviens sur Terre !** » sermonnent-ils. Ironique, car c'est précisément ce que les jeunes tentent de faire. Ils ne sont pas « *déconnectés* » parce qu'ils refusent d'acheter un SUV ou de prendre l'avion pour un week-end. Peut-être que les vrais déconnectés sont ceux qui pensent qu'on peut continuer à polluer tout en comptant sur « *la technologie pour nous sauver* ». Spoiler : Elon Musk ne distribuera pas de tickets pour Mars.

Au contraire, le gouvernement climato-sceptique installé par Donald Trump, où le propriétaire de Tesla et X est pressenti comme ministre, incarne cette idéologie de l'exploitation sans limite des ressources naturelles. « *Drill, baby drill* », toujours la même rengaine. Ceux qui ont le moins voté pour ce modèle sont les 18-29 ans.

Mais si, pour une fois, on mettait de côté les incompréhensions ? Les jeunes, avec leur militantisme parfois maladroit mais sincère, ne demandent pas la lune, juste un monde respirable, des océans sans plastique et un avenir pour les pandas.

« QUATRE GÉNÉRATIONS DE LECTEURS NOUS LISENT » : LE JOURNAL DE MICKEY FÊTE SES 90 ANS

PAR MORGANE GIRAUDEAU ET CHLOÉ CHAMPY

C'est le plus ancien journal jeunesse en France. Le Journal de Mickey a fêté 90 ans le 21 octobre dernier. À cette occasion, Édith Rieubon, rédactrice en chef, confie le secret pour captiver, encore aujourd'hui, des générations entières de lecteurs.



© Morgane Giraudeau, Chloé Champy - Édith Rieubon, rédactrice en chef du Journal de Mickey.

qui mettait en scène un viking qui n'avait que des misères.

Morgane Giraudeau : Comment le JDM a-t-il été créé ?

ÉR : Contrairement à ce que beaucoup de gens pensent, ce n'est pas du tout une traduction d'un journal américain. Il a été créé en France par Paul Vincclair, un entrepreneur et homme de la presse française. Dans les années 1930, il se rendait aux États-Unis où il achetait des bandes-dessinées (BD) qu'il revendait ensuite aux quotidiens français. Dans ces BD, on retrouvait notamment Flash Gordon, Mandrake le magicien et, évidemment, Mickey Mouse. Voyant le succès de ce dernier, il a proposé à Disney de créer un journal qui s'adresse à toute la famille, mais en particulier aux enfants, et dont le héros serait Mickey. Il a obtenu l'accord de principe et a donc créé le Journal de Mickey. Le premier numéro sort le 21 octobre 1934 et rencontre un énorme succès : il s'écoule à 400 000 exemplaires. Pendant la guerre, le journal s'arrête en 1944. Il renaît en 1952 avec un nouveau numéro un, dans un format magazine de seize pages. Le logo s'inspire de ceux des magazines de l'époque comme « *Life* » et « *Paris-Match* ». Depuis, le Journal de Mickey persiste et fait partie du patrimoine français.

Chloé Champy : Quel est votre premier souvenir du Journal de Mickey (JDM) ?

Édith Rieubon : Je me rappelle surtout l'effet que me faisait le JDM. C'était comme une petite parenthèse un peu magique dans la semaine. Tous les mercredis je l'attendais dans la boîte aux lettres, il était plié en trois à l'époque. Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour je serai à la tête du journal. Je garde notamment beaucoup d'affection pour un gag qui s'appelait « *Hägar Dünor* », un comic

CC : Dans ce monde ultra connecté, comment le Journal de Mickey réussit-il encore à captiver son lectorat ?

ÉR : C'est un vrai pari. La presse écrite traverse une période difficile, mais le journal papier a encore un rôle à jouer. On s'adresse à de jeunes enfants et jusqu'à dix ans, beaucoup n'ont pas encore de téléphone. Les parents sont encore vigilants et font en sorte qu'ils ne soient pas collés constamment à un écran. Et puis, le JDM est un objet affectif : les enfants aiment le garder, le relire, faire les jeux, et écrire dessus. Des études montrent d'ailleurs que l'on retient mieux ce que l'on lit sur papier plutôt que sur un écran. Le JDM, est une alternative saine : ça ne fatigue pas les yeux, ne consomme pas d'énergie, et permet aux enfants de se reconnecter au monde réel. Quand on fait de la promo sur les réseaux sociaux et sur le site internet, le but est de rappeler l'existence du Journal de Mickey qui vient d'avoir 90 ans aux parents. C'est le plus ancien journal jeunesse en France encore en exercice donc quatre générations de lecteurs nous lisent. Et justement on a eu des témoignages très attendrissants de grands-parents pour les 90 ans. L'un d'eux se fait notamment appeler « Papy Mickey » et nous a raconté qu'il lit le JDM depuis plus de 60 ans. Aujourd'hui, sa femme est très malade, mais il continue de lui lire parce que c'est son petit bonheur de la semaine.

MG : Aujourd'hui, le JDM est aussi populaire auprès des adultes que des enfants. Comment a-t-il pu traverser les générations ?

ÉR : C'est en grande partie grâce aux personnages iconiques des bandes-dessinées : Mickey, Picsou, Donald... Les BD sont complètement intemporelles et indémodables puisqu'elles sont hors du monde réel. Ces personnages sont les incarnations de tous les archétypes des héros : il y a le héros brave et courageux, petit mais qui n'a pas peur des grands. C'est Mickey. Donald : le colérique, fainéant

mais attachant et rigolo. L'oncle un peu grognon qui envoie ses neveux aux quatre coins du monde pour vivre des aventures, c'est-à-dire Picsou. Sans oublier les enfants débrouillards qui parcouraient déjà la nature avant que Koh-Lanta n'existe et qui étaient écolo bien avant tout le monde (rires). Ce sont les Castors Juniors.

Quand on a dix ans, c'est très rassurant de lire tout ça. Peu importe ce qui arrive : on peut ne pas avoir fait ses devoirs, on peut partir sur la lune, on peut tomber au fond d'un trou au centre de la Terre, ou rencontrer des extraterrestres à la fin de la BD, tout se termine bien. Les formules changent et nous nous renouvelons au fur et à mesure des années mais le principe reste le même. Je dis toujours qu'au JDM on a deux grandes oreilles : une qui est tournée vers l'imaginaire avec les bandes-dessinées et l'autre vers le monde réel avec les articles. Aujourd'hui, quand je crée un nouveau numéro, j'essaie toujours de me dire qu'il faut absolument que les enfants finissent de lire le JDM en ayant appris des choses et en ayant le sourire.

CC : Quels conseils donneriez-vous aux parents pour encourager leurs enfants à lire, et pourquoi choisir le Journal de Mickey ?

ÉR : Il est important d'inciter les enfants à lire en leur offrant des supports qui leur plaisent. Un journal jeunesse est idéal pour cela. Il permet de découvrir la lecture de manière progressive : des gags en une planche pour les plus jeunes, des BD plus longues pour les lecteurs plus expérimentés, et des histoires captivantes pour les plus âgés. Peu à peu, les enfants comprennent que lire est un plaisir, pas un effort. Un journal est un objet qu'on peut partager en famille, avec des jeux et des activités à faire ensemble. Contrairement aux réseaux sociaux qui sont personnalisés, un journal est généraliste et ouvre l'enfant à de nouveaux horizons. Le défi, c'est de faire savoir ça, de rappeler aux parents qu'il y a toute une offre de qualité en kiosque.

JULIETTE RATTO : « LES FAKE NEWS PEUVENT METTRE EN DANGER NOS ÉQUIPES SUR LE TERRAIN »

PAR LUCIE CHAMBON

Community manager de Médecins du Monde depuis plus de trois ans, Juliette Ratto est tous les jours confrontée à la gestion de *fake news*. La question est toujours de savoir comment répondre aux allégations invraisemblables relayées sur les réseaux sociaux. Un enjeu qui peut mettre en danger les bénéficiaires et les travailleurs humanitaires.



© Claire Dagois - Portrait de Juliette Ratto.

Lucie Chambon : Pourriez-vous nous parler de votre rôle de *community manager* chez MdM (Médecins du Monde) et nous dire comment cela vous amène à gérer les *fake news* ?

Juliette Ratto : En tant que *community manager* chez MdM, je gère les réseaux sociaux en collaboration avec le pôle digital, les équipes terrain, le plaidoyer et la direction. Mon rôle principal est de rendre visibles nos actions et de les vulgariser pour les rendre accessibles au grand public. Parallèlement à la production de contenu, je me consacre à la modération des échanges sur nos plateformes. Je gère notre communauté, qui regroupe à la fois nos soutiens et des « *haters* ». Ces derniers, souvent français, critiquent nos actions, en particulier celles en faveur des populations précaires en France et

dans d'autres pays. Mon travail consiste à surveiller et à modérer ces commentaires, afin de préserver un espace d'échange respectueux et constructif.

LC : MdM intervient souvent dans des zones de conflit ou de crise humanitaire, comme en Palestine. Comment ces contextes spécifiques influencent-ils la propagation des *fake news* et rendent-ils votre travail plus difficile ?

JR : Le conflit en Palestine, très médiatisé et polarisant, a exposé MdM à une forte visibilité en raison de son positionnement clair : protéger les civils et renforcer le système de santé palestinien, contrairement à Israël où ce besoin n'existe pas. Entre octobre et janvier, l'organisation a intensifié sa communication avec des publications régulières et des interventions médiatiques, mettant en lumière ses actions sur le terrain. Cette visibilité accrue a suscité des réactions variées sur les réseaux sociaux, souvent dominées par la désinformation et la haine. Beaucoup partagent des idées sans vérification, rendant difficiles le tri des informations et la gestion des débats. La haine prenant plus de place que les retours positifs, mon rôle a été de poursuivre les efforts de communication et de sensibilisation tout en gérant les *fake news* et les commentaires

négatifs. J'ai dû trouver un équilibre entre ignorer les messages de haine pour rester efficace et rester fidèle à la réalité vécue par nos équipes sur le terrain. Malgré les défis, l'objectif principal est de montrer ce qui se passe réellement en Palestine à travers un travail d'information rigoureux et authentique.

LC : Quelles stratégies mettez-vous en place avec votre équipe pour identifier les *fake news*, les contrer puis protéger l'image de MdM ?

JR : Nous utilisons notamment des logiciels de veille. En fonction des alertes mises en place, chaque fois que certains mots-clés sont utilisés, nous recevons une notification. Cela nous permet, en principe, de ne manquer aucune information sur nos sujets. Cela nous permet d'avoir une vision globale et de savoir si une *fake news* ressort en particulier. En parallèle, nous restons évidemment vigilants aux commentaires sous nos posts et aux réactions.

LC : Comment conciliez-vous la nécessité de réagir rapidement aux *fake news* avec l'importance de vérifier les informations ?

JR : Chez MdM, il y a de nombreux processus de validation. Pour réagir, je dois d'abord consulter ma responsable, qui, à son tour, consulte le responsable communication, et ainsi de suite, avec en parallèle tout le service plaidoyer, qui est très au fait de chacune de nos actualités et vigilant à ce qui se dit. Nous réfléchissons ensemble : nous pouvons parfois être plus de dix autour d'une table pour discuter et nous dire qu'il y a telle *fake news* qui est sortie à notre sujet, qu'elle a été relayée un certain nombre de fois, et nous demandons : que faisons-nous ? Est-ce pertinent ou non de réagir ? De manière générale, nous réagissons le moins possible, et si nous le faisons, ce sera le plus souvent via un post, un communiqué ou un article sur le site. Chacune des publications doit être vérifiée et validée, et chaque réponse à une *fake news* ne doit pas être précipitée.

Nous sommes obligés d'en discuter longuement, donc notre réponse ne se fait jamais dans la précipitation, car nous savons que, sur les réseaux, tout va très vite, et les réponses précipitées peuvent potentiellement engendrer des erreurs qui risquent d'être relayées des centaines ou des milliers de fois, jusqu'à ce que cela nous dépasse totalement. Tout passe par une validation rigoureuse et un travail de fond avec les autres services.

LC : Selon vous, quel est l'impact des *fake news* sur la perception du public à l'égard des organisations humanitaires et sur leur capacité à mener à bien leurs missions ?

JR : Je pense que, de tout temps, les ONG ont été décriées et malheureusement, avec les réseaux sociaux, cela va d'autant plus vite. Il y a forcément un impact de toutes ces *fake news* sur la perception d'une partie du public, mais cet impact reste minime, car il y a tellement de personnes qui nous soutiennent, nous font des dons, nous relaient sur les réseaux sociaux ou suivent nos actions et trouvent cela important. Ce sont elles qui représentent la majeure partie de notre audience et font rayonner nos combats et notre organisation. Les *fake news* ne sont donc pas très fréquentes, même si elles peuvent provoquer un gros bad buzz sur un moment de courte durée. Mais, de manière plus large, concernant notre capacité à mener à bien nos missions, je pense que les *fake news* n'ont pas d'impact et ne nous empêchent pas de remplir nos objectifs. La seule exception que j'émettrais serait au sujet de nos équipes sur le terrain. Selon les *fake news* qui pourraient être propagées à notre rencontre, elles pourraient être mises en danger. Même si cela n'est jamais vraiment arrivé, c'est une des raisons pour lesquelles nous sommes d'autant plus attentifs à ce qui se dit à notre sujet. Peu importe ce qui est dit sur les réseaux sociaux ou dans les médias, nous savons pourquoi nous faisons ce travail, à quoi il sert, et de nombreuses personnes le savent aussi.



TECHNOLOGIE

CES 2025 : LES GRANDES TENDANCES QUI ONT MARQUÉ LE SALON

PAR HUGO BERNARD

Le CES (Consumer Electronics Show) 2025 avait lieu à Las Vegas en ce début du mois de janvier. Le plus grand salon du monde consacré aux nouvelles technologies a, cette année encore, fait carton plein. Les innovations présentées vont donner les grandes lignes de l'industrie pour cette année, et pour celles à venir.



© CES - Le CES 2025.

La Nintendo Switch 2 n'y était pas, ou presque

C'est la console la plus attendue du moment, et pour cause : sa première version avait eu beaucoup de succès. La Nintendo Switch 2 devrait sortir dans quelques mois, mais tout le monde s'attendait à sa présentation durant le CES 2025, bien que le constructeur n'y avait pas de stand. Raté, ce ne sera pas pour tout de suite. Cependant, les journalistes sur le salon ont aperçu des Nintendo Switch 2.

En fait, plusieurs accessoiristes étaient présents sur le salon pour montrer leurs coques de protection et autres supports. C'est le cas de la marque Genki, qui, pour faire la promotion de son stand, a montré à Numerama une reproduction d'une Switch 2 que la marque dit s'être procurée. De quoi voir à quoi ressemblera la future console de Nintendo. Ce que l'on sait déjà, c'est

qu'elle devrait être plus grande et avoir un nouveau système de fixations magnétiques pour les Joy-Con, les deux manettes.

Les consoles de jeux portables Windows façon Nintendo étaient les autres stars du CES 2025

Le CES 2025 a aussi été le festival des consoles portables fonctionnant sous Windows 11 ou SteamOS. Il s'agit de consoles avec un écran central et des manettes sur les côtés. Des consoles que l'on peut brancher à un écran pour avoir un véritable PC. Si elles existent depuis deux ans et ont été lancées grâce au SteamDeck de Valve, tous les constructeurs s'y mettent.

Durant le salon, Acer a notamment dévoilé sa Nitro Blaze. Une console très puissante et haut de gamme, avec une version possédant un grand écran de 11 pouces. Le

prix : 1 199 euros, pour une arrivée prévue dans quelques mois. Lenovo a réitéré avec la Legion Go 2, version améliorée de sa première console qui avait reçu de bonnes critiques. Une console qui s'accompagne d'un autre modèle plus abordable : la Lenovo Legion Go S, qui se décline en version Windows et en version SteamOS. Même la très vieille entreprise Atari s'y est mise : alors qu'elle est connue pour l'Atari 2600 sortie en 1977, elle revient avec la Gamestation Go. Il s'agit d'une console portable au même format que la Nintendo Switch, et qui permet de jouer à des anciens jeux grâce à l'émulation.

Nvidia continue son ascension, propulsée par l'intelligence artificielle

Difficile de se rendre compte de ce que gagne Nvidia avec l'intelligence artificielle, catégorie reine de ce CES 2025. Nvidia est la plus grande marque de cartes graphiques, composants électroniques indispensables pour entraîner et faire fonctionner des modèles d'IA. Depuis l'arrivée de ChatGPT, elle s'est hissée sur le podium des sociétés les plus valorisées, tenant tête à Apple et à Microsoft. Sa conférence était donc très attendue ; elle a inauguré le salon.

Son PDG, Jensen Huang, a été chaudement accueilli : la star du salon, c'était lui, et il a fait le show avec quelques blagues bien pensées. Nvidia en a profité pour présenter une nouvelle gamme de cartes graphiques grand public : la RTX 5090 à 2 000 dollars, mais aussi des modèles plus abordables. Le mot d'ordre : plus de puissance pour moins cher. Avec une capitalisation à 3 700 milliards de dollars, l'année s'annonce magnifique pour Nvidia.

La maison connectée se met aussi à l'IA générative au CES 2025

L'intelligence artificielle générative était le mot d'ordre cette année encore. Ce, tant du côté des géants de la tech que des start-ups plus confidentielles. Le domaine le plus prometteur est sans

doute celui de la maison connectée. Petit à petit, les constructeurs remplacent leurs assistants maison par des IA génératives, plus compréhensives et inventives. C'est d'ailleurs pour cela que Google remplace progressivement son Google Assistant par un Gemini bien plus puissant.

L'idée est de pouvoir faire interagir plusieurs objets connectés entre eux, et de faire des requêtes plus précises. On peut choisir de régler plus finement son chauffage ou d'avoir la couleur de lumière que l'on souhaite. Pour cela, le protocole Matter s'installe lui aussi. Compatible avec les systèmes de Google, Apple ou encore Amazon, il tend à uniformiser la manière dont fonctionnent les produits domotiques. L'objectif : ne plus laisser le consommateur dépendant d'une marque. Désormais, il peut acheter un produit d'une marque, en étant sûr qu'il sera compatible avec un produit d'une autre marque.

VLC : le projet open source français qui fait aussi de l'IA

Aux côtés des géants comme Samsung, LG ou encore Nvidia, VLC était aussi présent sur le salon. La raison : fêter les six milliards de téléchargements du lecteur vidéo le plus populaire du monde. Une invention française qui est compatible avec tous les formats vidéo, sur tous les appareils.

Le logiciel au plot orange était également présent pour y montrer ses innovations. La première : une fonctionnalité de sous-titrage automatique des vidéos qui n'en ont pas. Le tout grâce à un modèle d'IA générative qui fonctionne en local, sans connexion Internet et sans problème de confidentialité. La deuxième : cette IA est aussi capable de traduire lesdits sous-titres dans une multitude de langues.

VLC prévoit aussi une IA permettant d'avoir un interprète de langue des signes dans un coin de la vidéo. Pour le moment, le président de l'association VideoLAN (qui édite VLC), Jean-Baptiste Kempf, n'a pas donné de date de lancement pour toutes ces fonctionnalités.

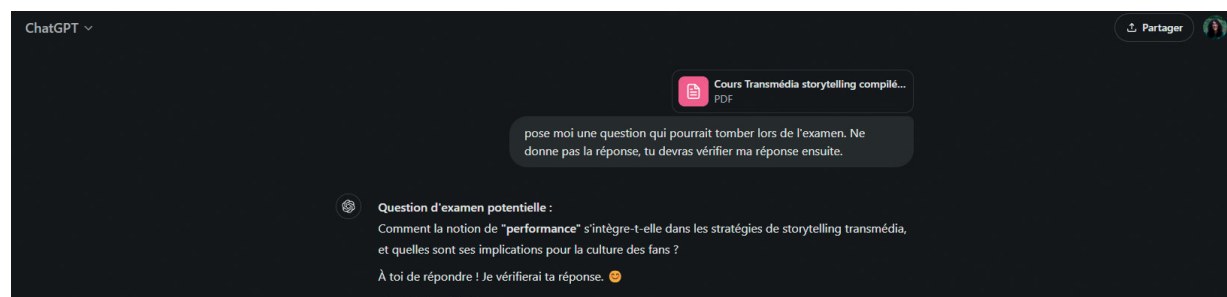
COMMENT J'AI RÉVISÉ MES PARTIELS AVEC CHATGPT ET NOTEBOOKLM

PAR HUGO BERNARD

Il y a plus de deux ans, ChatGPT a déboulé dans nos vies d'étudiants : un raz de marée. Depuis, la majorité des étudiants l'utilisent très régulièrement, ce qui inquiète les enseignants. La responsable du master CRDM (qui édite Blacksheep) Marta Severo alertait déjà en janvier 2023 : elle disait pouvoir identifier les copies rédigées avec l'outil, et rappelait ses limites. Les accusations de « triche » dans les études supérieures avec ChatGPT ou d'autres outils pullulent. Et si on utilisait ChatGPT non pas pour écrire, mais pour s'entraîner ? C'est ce que j'ai essayé de faire, notamment avec d'autres outils comme NotebookLM.

Des révisions à la dernière minute : l'IA est arrivée au secours

Il y a deux mois, j'avais un devoir sur table de trois heures avec trois ou quatre questions. Sauf qu'entre tout ce que j'avais à faire et mon oisiveté, j'ai peiné à trouver le temps de réviser. À une semaine du partiel, je n'avais pas relu le cours. Alors, c'est le branle-bas de combat : comment faire pour rattraper ce cours ? La technique que j'ai trouvée au fil des années, c'est la plus pénible : réécrire mon cours afin de le retenir au maximum. Sauf que voilà, c'est long et affligeant. Et si pour une fois, j'innovais ?



© Hugo Bernard - On peut demander à ChatGPT de nous poser des questions.

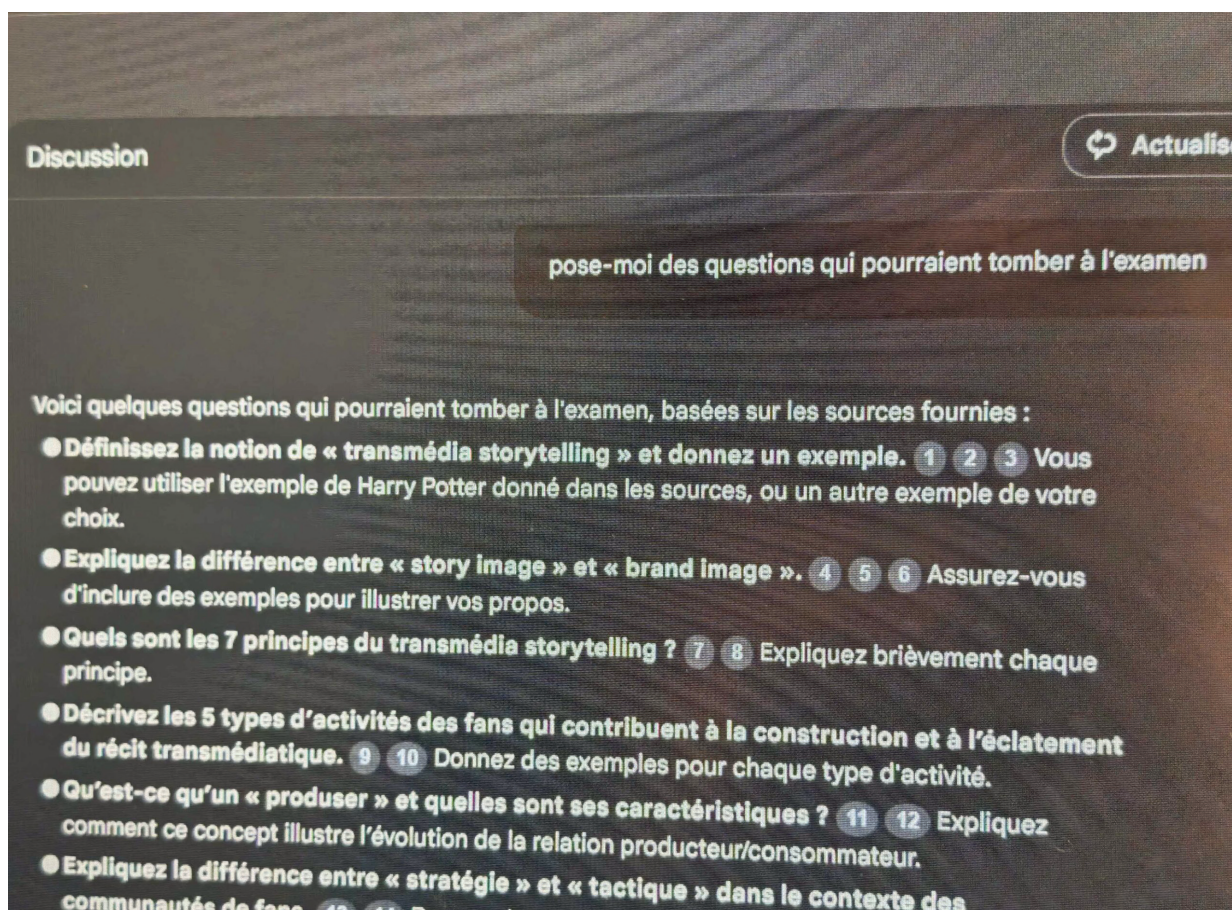
C'est là que ChatGPT est venu à ma rescousse. Depuis quelques mois, on peut lui donner des fichiers pour qu'il les analyse et travaille dessus. Et si je lui donnais mon cours ? Il est bien rédigé, j'ai plein de notes et d'exemples. D'autant plus que notre enseignante avait donné les questions de l'année passée : de quoi montrer à ChatGPT comment allait être l'examen.

Les sauveurs du semestre s'appellent ChatGPT et NotebookLM

Ainsi, je me suis entraîné. Après avoir

réécrit mon cours et l'avoir relu, je l'ai donné à ChatGPT, en plus des questions tombées l'année dernière. Je lui ai demandé de m'en poser d'autres. Ensuite, il me laisse répondre en rédigeant (rapidement). Puis, une fois que je lui ai donné mes réponses, il les analyse, les (in)valide et les complète.

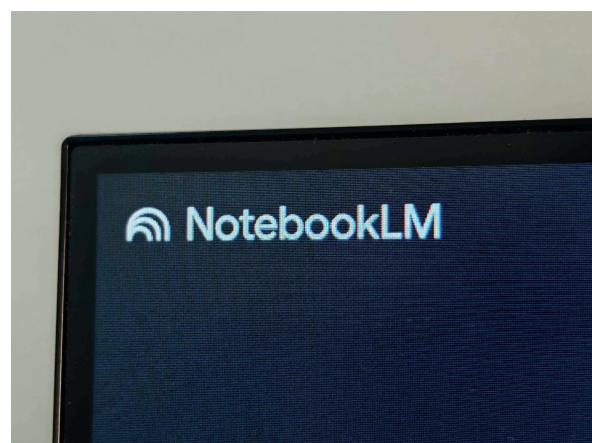
Alors qu'on accusait ChatGPT de rendre inactif les étudiants, de leur permettre de ne plus réfléchir, voilà l'IA qui me le demande (puisque je lui ai demandé). C'est encore mieux que de relire bêtement son cours jusqu'à s'endormir.



© Hugo Bernard - Comment j'ai utilisé NotebookLM pour réviser mes examens.

Pour aller encore plus loin, j'ai expérimenté quelque chose. Ma botte secrète cette année s'appelle NotebookLM. Pour résumer, c'est comme ChatGPT, sauf que c'est développé par Google et ça permet d'envoyer tout un tas de sources (fichiers, vidéos YouTube, pages web). Ensuite, on peut lui demander de travailler sur ces sources. L'outil fonctionne particulièrement bien dans l'analyse de contenus. Mais une autre fonctionnalité commence à se démarquer, bien qu'elle soit encore expérimentale. NotebookLM est capable de créer un podcast à partir des sources. Dans mon cas, il a pu « réaliser » un podcast en anglais d'une quinzaine de minutes sur mon cours. Le tout avec des exemples issus de mes notes, des concepts repris des auteurs étudiés, etc. Certes, il y avait quelques répétitions et c'était parfois superficiel, mais quand même. Pour celles et ceux qui maîtrisent l'anglais et qui ne savent pas quoi faire dans les transports en commun, ça peut être une nouvelle manière de réviser.

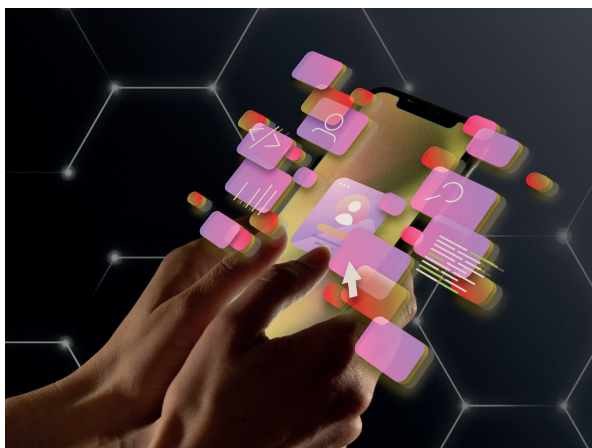
C'est marrant de demander à ChatGPT à quel fromage correspond un réalisateur ; c'est sarcastique de dire que les IA nous remplaceront tous et ça peut être pratique de lui faire rédiger une chronique pour le magazine Blacksheep quand on n'a pas le temps (rassurez-vous, ce n'est pas le cas ici). Sauf qu'on peut aller plus loin : les chatbots d'IA sont des outils de productivité, alors utilisons-les comme tels. Ça nous libérera du temps pour ne rien faire.



© Hugo Bernard - Le logo de NotebookLM.

META ET L'IA : DES RÉSEAUX SOCIAUX DÉSHUMANISÉS ?

PAR IMENE MEHADDENE



© Freepik - Image d'interaction numérique (Meta et l'IA).

Meta a récemment annoncé le lancement de comptes générés par IA (Intelligence Artificielle) sur ses plateformes Facebook et Instagram.

L'introduction de ces IA promet une révolution numérique qui se veut plus engageante et plus personnalisée. Mais en y regardant de plus près, l'intégration de l'IA dans nos réseaux sociaux semble davantage être un piège qu'une avancée. L'idée de rendre les plateformes plus captivantes en les remplissant de profils générés par IA, comme l'annonce Meta, mérite une réflexion critique.

La promesse de « *personnages générés par IA* » interagissant avec les abonnés, comme l'explique Connor Hayes, vice-président produit chez Meta, semble alléchante. Mais est-ce ce que nous voulons pour notre expérience sociale en ligne ? Des créatures parfaites qui nous renvoient une image déformée de la réalité ? Si l'on devient obligés de vivre entourés de profils qui ne sont même pas réels, qu'en est-il des interactions humaines qui étaient au cœur de ces plateformes ?

On pourrait penser que cette évolution est uniquement technologique, mais elle soulève un problème plus profond : la disparition progressive des échanges humains. Le risque est que ces IA prennent le contrôle de nos vies sociales numériques, en donnant la priorité à des interactions artificielles. Ce qui est encore plus inquiétant, c'est que ces profils alimentés par l'IA seront chargés de répondre à nos appels visio, de partager du contenu et de générer des images. C'est déjà le cas sur Snapchat, où plus de 250 millions d'utilisateurs conversent avec le chatbot chaque jour. Bientôt, Meta en fera de même sur ses réseaux sociaux. Mais comment les utilisateurs pourront-ils distinguer l'humain de la machine ? Certes, Meta assure qu'il y aura une mention pour indiquer qu'il s'agit d'un profil généré par IA, mais comment garantir que ces profils ne seront pas utilisés à des fins de manipulation ou de désinformation ? L'histoire de Facebook est pleine d'exemples de contenus manipulés et de fake news. L'arrivée de l'IA ne risque-t-elle pas d'aggraver ce problème ?

De plus, Meta prévoit de s'appuyer sur les données personnelles des utilisateurs pour alimenter ces IA. Ce que l'on ignore, c'est à quel point cette collecte pourrait affecter la vie privée des utilisateurs.

Meta semble prendre un virage dangereux. Au lieu d'enrichir l'expérience humaine sur ses plateformes, elle risque de réduire l'interaction sociale à un enchaînement d'algorithmes et de robots. Le danger est bien réel : l'IA pourrait bien transformer nos réseaux sociaux. Peut-on encore parler de réseaux sociaux quand ces derniers deviennent des univers automatisés ?

QUAND L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE S'INVITE DANS LA MODÉLISATION 3D : ENTRETIEN AVEC HAMZA, ÉTUDIANT EN ARTS, TECHNOLOGIE, CRÉATION

PAR PIERRE DUSSAUCY



© CHATGPT - Image de l'IA en modélisation 3D.

Depuis l'incendie tragique de 2019, l'intelligence artificielle (IA) s'impose comme un atout majeur dans la reconstruction de Notre-Dame de Paris. Des entreprises comme Autodesk, en partenariat avec Art Graphique et Patrimoine, ont conçu des modèles numériques détaillés de la cathédrale grâce à des technologies avancées comme le Building Information Modeling (BIM). Ces outils facilitent la planification et la gestion du chantier, optimisant le positionnement des grues et l'organisation logistique des travaux. Hamza, étudiant en deuxième année de Master 3D et animation temps réel, revient sur son parcours singulier et partage sa vision sur l'impact de l'IA dans

ce domaine, notamment pour des projets complexes comme la reconstruction de Notre-Dame.

Un parcours atypique entre sciences et création numérique

Hamza a débuté sa carrière académique dans les sciences, avec une licence en biologie ingénierie. Mais malgré des facilités dans les matières scientifiques, il réalise rapidement que ce n'est pas sa vocation. « *Ce n'était vraiment pas ce que je voulais faire de ma vie et je ne me sentais pas à ma place* », confie-t-il.

Passionné de dessin depuis l'enfance, il décide alors de se réorienter vers une voie créative. Il intègre une licence en design 3D et animation à l'ICAN, une école spécialisée dans le multimédia et le design, puis poursuit avec un master en 3D temps réel. Aujourd'hui en alternance chez MBDA, une grande entreprise française de défense, il travaille sur des projets d'infographie 3D.

L'IA, un outil révolutionnaire pour la modélisation 3D

Pour Hamza, l'IA apporte des changements radicaux au processus de modélisation 3D. « *Le système de workflow est totalement*

différent quand on utilise l'IA dans son travail de modélisation », explique-t-il.

Il cite deux outils qu'il a déjà expérimentés : Rokoko Vision et Hyper3D.ai. « Rokoko, c'est une IA qui aide à l'animation d'un personnage et de son rig. Tu te filmes avec ton téléphone en faisant une chorégraphie, et elle te sort une animation rough, voire de qualité correcte, directement appliquée à ton personnage 3D. »

Quant à Hyper3D.ai, il s'agit d'une véritable prouesse technologique. « Avec une simple photo, l'IA te donne une modélisation complète d'un objet ou d'un personnage avec sa texture. C'est incroyable. » Ces outils lui permettent d'accélérer considérablement son processus de création. « Ça m'apporte de la rapidité dans ma production. Grâce à l'IA, j'avance plus vite. »

L'avenir de la 3D et l'accessibilité à tous

Hamza imagine un avenir où l'IA jouera un rôle encore plus central dans la modélisation 3D. « Dans un premier temps, elle apportera un énorme gain de rapidité. Mais à terme, l'IA pourrait rendre notre travail accessible à tous, sans difficulté. »

Ce scénario suscite des interrogations. Si l'IA permet à quiconque de produire des modèles 3D de qualité professionnelle, quel sera l'impact sur les artistes et les créateurs ? « Avec le temps, l'IA pourrait même remplacer notre travail » anticipe-t-il, tout en soulignant que l'humain garde pour l'instant l'avantage en matière de créativité.

Recréer Notre-Dame grâce à l'IA : un apport idéal

L'utilisation de l'IA pour des projets ambitieux comme la reconstruction de Notre-Dame illustre parfaitement son potentiel. Hamza mentionne notamment Nvidia Omniverse, un logiciel novateur qui intègre des fonctionnalités IA. « Avec Omniverse, tu peux créer tout un environnement 3D en un clic. Je ne l'ai pas encore testé, mais j' imagine qu'il pourrait

être utilisé pour recréer les réparations ou concevoir les futures structures de Notre-Dame très facilement. »

Pour des projets d'une telle envergure, l'IA peut combiner précision, technique et rapidité, tout en s'appuyant sur des données historiques et des scans. Hamza cependant reste convaincu que l'intervention humaine demeure essentielle pour préserver l'authenticité et l'intégrité des créations.

Les dérives possibles : quand l'IA menace l'art

Malgré ses avantages, l'IA pose aussi des questions éthiques et des risques pour les métiers créatifs. « L'IA est un risque pour l'art. Elle peut violer les droits d'auteurs et, si les productions en deviennent exclusivement dépendantes, plus personne n'embauchera d'artistes », alerte Hamza.

Pour lui, la principale limite de l'IA est son incapacité à créer. « L'IA sait parfaitement copier, mais elle ne sait pas créer. L'humain peut. » Il souligne que la dépendance excessive à l'IA pourrait nuire à la diversité et à l'innovation artistique, mettant ainsi en péril l'essence même de la création.

Un futur hybride entre technologie et créativité humaine

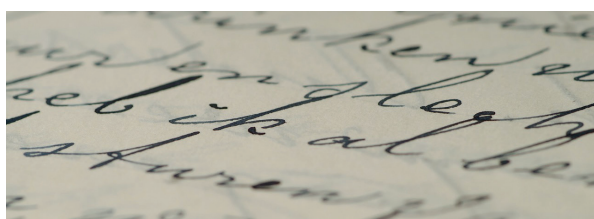
Hamza conclut en affirmant que l'IA, bien qu'impressionnante, doit rester un outil complémentaire. « Ce qui compte, c'est la vision de l'artiste. L'IA peut aider à aller plus loin, mais elle ne remplacera jamais la sensibilité et la créativité humaine. »

À travers son expérience et ses réflexions, il incarne cette génération de créateurs qui jonglent entre art et technologie. Alors que l'IA s'impose dans le secteur, des questions fondamentales sur son impact, ses limites et ses opportunités restent ouvertes. Une chose est sûre : l'avenir de la modélisation 3D sera résolument hybride, mêlant la précision algorithmique à la profondeur de l'imaginaire humain.

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE SIGNE-T-ELLE LA FIN DE LA CRÉATIVITÉ HUMAINE ?

PAR YUCEF LARBI

Si l'intelligence artificielle ne représente qu'une machine dans l'imaginaire collectif, elle n'en reste pas moins une révolution dans la création de contenu. Innovation, production, gain de temps... Peut-on parler de « menace » pour notre créativité ?



© Pixabay – Lettre calligraphiée et encrier.

Avec une augmentation de l'utilisation de l'IA (Intelligence Artificielle) dans nos vies professionnelles, une question se pose : sommes-nous en train d'assister à la mort lente de la créativité humaine ? Que ce soit pour rédiger des articles ou générer des visuels, l'IA se présente comme un outil utile pour certains et incontournable pour d'autres. Mais à quel prix ?

Nous nous devons de reconnaître ses avantages. Des outils comme ChatGPT ou Midjourney peuvent permettre de simplifier des tâches et d'économiser du temps. En entreprise, nombreux sont ceux qui déclarent utiliser ces outils, et ce, dans plusieurs domaines allant de l'informatique à la rédaction. À première vue, l'efficacité prime : des délais plus faibles, des idées générées en quelques clics, et un champ créatif augmenté. Mais cette « *créativité augmentée* » n'est-elle pas une illusion ?

Car non, l'IA ne crée pas. Elle compile, analyse, assemble. Ses productions, bien que parfois impressionnantes, sont toutes dépendantes de modèles déjà existants. De l'autre côté, la créativité humaine naît

d'une émotion, d'une intuition ou encore d'une réflexion critique. En confiant aux outils d'intelligence artificielle les premières étapes du processus, risquons-nous de perdre ces qualités ?

Vers une standardisation de la créativité ?

Un autre point que soulève l'utilisation de l'IA, c'est la standardisation. Une IA est généralement programmée et conçue pour suivre des critères d'efficacité, voire de popularité. Le contenu est donc présenté pour plaire au plus grand nombre mais il en devient très calibré. Or, la créativité qui marque les esprits se retrouve dans la capacité du créateur à innover, à explorer l'inattendu. À force d'utiliser les outils d'IA qui produisent du contenu sur mesure, on pourrait suivre une direction dans laquelle l'humain n'innove plus, n'inspire plus.

Loin de sonner la fin de la créativité humaine, l'arrivée de l'IA pourrait redéfinir son rôle. L'humain ne devrait pas être remplacé, mais augmenté. La créativité doit rester un équilibre entre la machine et l'intuition humaine. Si nous parvenons à utiliser l'IA comme un outil et non comme un maître, alors peut-être pourrions-nous éviter son emprise uniformisante. Mais cela exige vigilance et réflexion.

Le défi est donc là : nous ne devons pas nous laisser séduire par la facilité mais plutôt protéger notre créativité humaine.

DEEPFAKES : ENTRE INNOVATION ET MENACE, OÙ EN EST LA FRANCE EN 2025 ?

PAR PIERRE DUSSAUCY

Les *deepfakes*, ces contenus audio et / ou vidéo créés grâce à l'intelligence artificielle ont connu une évolution significative depuis 2024. Initialement perçus comme des curiosités technologiques, ils sont désormais au cœur de débats sur la désinformation, la sécurité et l'éthique.



© Emmanuel Macron (Instagram) – Exemples de deepfakes reprenant le visage du président français.

L'essor des *deepfakes* en 2024

En 2024, la prolifération des *deepfakes* a été notable. Selon une étude, le nombre de *deepfakes* en ligne doublait tous les six mois, atteignant environ 500 000 vidéos et enregistrements vocaux partagés sur les réseaux sociaux cette année-là. Ce chiffre pourrait atteindre 8 millions en 2025. Cette augmentation s'explique par l'accessibilité croissante des outils de création de *deepfakes*. Des applications mobiles permettent désormais à des utilisateurs non-spécialisés de créer et de partager facilement des contenus hyperréalistes. Cette démocratisation a entraîné une multiplication des cas d'abus, notamment dans le domaine de la pornographie non consensuelle.

Les *deepfakes* en 2025 : entre opportunités et menaces

En 2025, les *deepfakes* sont devenus plus

sophistiqués et difficiles à détecter. Leur utilisation peut être positive, puisqu'ils peuvent servir à la création de contenus personnalisés dans le marketing, la production cinématographique et la communication, mais aussi négative sur certains points. En politique par exemple, ils sont parfois utilisés pour diffuser de fausses informations, manipuler l'opinion publique et discréditer des personnalités.

Face à ces menaces, des mesures législatives ont été prises. L'Union européenne a adopté le *Règlement sur l'intelligence artificielle* en 2024 pour encadrer l'utilisation de ces technologies, bien que la détection et les preuves de délits restent complexes. En France, la loi du 21 mai 2024 visant à sécuriser et réguler l'espace numérique (dite loi SREN) a introduit des dispositions spécifiques concernant les *deepfakes*. Désormais, le Code pénal sanctionne la diffusion, sans le consentement de la personne concernée, de contenus visuels ou sonores générés par traitement algorithmique reproduisant l'image ou les paroles d'une personne, sauf si leur nature artificielle est évidente ou explicitement mentionnée.

Alors que la législation tente de rattraper l'évolution fulgurante des *deepfakes*, une question demeure : serons-nous capables de distinguer le réel du synthétique à l'ère de l'intelligence artificielle ?

PARIS EST MAGIQUE

SPORT

F1 ACADEMY : LE VIRAGE DU FÉMINISME

PAR MORGANE GIRAUDEAU

Deux ans après le lancement de la F1 Academy, le programme d'insertion pour les femmes dans le monde très fermé de la Formule 1 (F1), la parité est loin d'être atteinte. Mais 2025 pourrait changer beaucoup de choses, notamment grâce à l'arrivée d'une série dédiée, à l'image de « *Formula 1 : Drive to survive* », sur Netflix.



© Morgane Giraudeau - Circuit Paul Ricard.

En avril 2024, le désormais quadruple champion du monde Max Verstappen prenait la parole dans le média Sportskeeda sur le futur de la F1 Academy : « *Les voitures qu'elles conduisent sont bien trop lentes. Si elles veulent intégrer la Formule 1, il faut que le niveau augmente. C'est très bien que les femmes soient sponsorisées par des écuries de Formule 1, mais comment les aidons-nous réellement ? Il n'y a pas de prochaine étape.* » En effet, les pilotes ne conduisent pas réellement des F1, malgré le nom du programme. Elles sont au volant de Formule 4, c'est-à-dire trois niveaux en-dessous. À titre de comparaison, une formule 4 est dotée d'un moteur de 160 chevaux pouvant atteindre les 220 km/h. Un moteur de Formule 1 peut posséder jusqu'à 1000 chevaux et monter jusqu'à 360 km/h en vitesse de pointe. Malgré cette différence notable, Susie Wolff, directrice générale de F1 Academy et ancienne pilote automobile, est optimiste sur le futur des femmes dans le milieu : « *Pour la première dans l'histoire de*

ce sport nous avons notre propre compétition. On ne veut pas les séparer, on veut créer un tremplin pour les aider à grimper les échelons », déclarait-elle sur le plateau de CBS Mornings.

La visibilité, un challenge

Lewis Hamilton, pilote Ferrari et septuple champion du monde de Formule 1, s'est dit étonné du manque de représentation des femmes dans le sport. Pourtant, depuis 2024, chaque écurie doit sponsoriser une pilote. Un grand pas en avant qui ne suffit pourtant pas à donner les moyens nécessaires à une évolution concrète. Le problème est la visibilité d'un tel programme. Même si les pilotes se battent sur les mêmes circuits que les hommes, les amateurs de sports automobiles n'ont pas pris l'habitude de regarder les Grands Prix féminins. La discipline ne manque pas de fans et « *40% sont des femmes* », selon Susie Wolff. Le challenge est donc de ramener ces fans vers la F1 Academy. Et pour cela, quoi de mieux qu'une série à gros budget sur l'une des plateformes de streaming les plus populaires ? Après le programme qui a révélé et fait grossir la communauté de fans, « *Formula 1 : Drive to survive* », Netflix annonce l'arrivée du programme « *F1 Academy* ». Une mise en lumière programmée pour 2025, qui devrait aider à mettre un peu plus en avant les femmes dans le sport automobile. Qui sait, le programme pourra peut-être même aider à atteindre l'objectif affiché par la directrice d'une pilote en F1 d'ici 2030.

QUEL AVENIR APRÈS LA FIN DE L'ÈRE DU BIG 3 ?

PAR CHARLES RIDE

Entre la recherche de nouvelles stars représentatives de la discipline, la difficulté à déplacer le public et à remplir les gradins, la concurrence nouvelle et le vent de fraîcheur apporté par le padel, l'avenir du tennis semble, en ce début d'année 2025, indéniablement incertain et sujet à débats.



© Charles Ride - Court 14 de Roland-Garros, dimanche 2 juin 2024.

Deux ans après la retraite de Roger Federer, c'est au tour de Rafael Nadal de mettre un terme à sa carrière professionnelle et de laisser derrière lui un immense héritage dans le monde du tennis d'une part, et du sport de haut niveau d'autre part. L'arrêt d'une icône qui reflète la fin de l'ère du Big 3, cette période d'une vingtaine d'années ayant vu le tennis masculin être dominé par Roger Federer, Rafael Nadal et Novak Djokovic, dernier rescapé du trio légendaire. Alors, comment se profile l'avenir du tennis masculin, après une année 2024 synonyme de tournant dans l'histoire de la discipline ?

Sur le papier, le tennis va bien, en témoigne son rayonnement économique en France, par exemple : début 2024, la Fédération Française de Tennis (FFT) comptait plus de 1 100 000 licenciés dans le pays. Par ailleurs, les marques et sponsors semblent toujours faire confiance au sport de raquette, le sponsoring incarnant l'une des sources principales de revenus pour la machine tennistique. Relevons également

que l'édition 2024 de Roland-Garros a connu un succès économique notable, avec un chiffre d'affaires avoisinant les 338 millions d'euros selon les données de l'École Internationale de Tunon.

Une relève difficilement acceptée

Cependant, tout ne semble pas rose pour le tennis à l'aube du début de la saison 2025. En effet, l'histoire récente de la discipline s'étant en partie construite sur la notoriété et la force d'attraction d'une petite poignée de joueurs et joueuses, le départ à la retraite pour certains et l'approche de la fin de carrière pour d'autres plongent les fans dans une nostalgie que les nouveaux visages de la petite balle jaune ne semblent pas consoler.

En 2024, aucun des membres du Big 3 n'a remporté de Grand Chelem, une première depuis la saison 2003. Les enfants des années 2000, qui ont grandi avec les succès des trois protagonistes, ont pu trouver un réconfort modéré avec la victoire de Novak

Djokovic aux Jeux Olympiques de Paris 2024, une victoire arrachée en finale face à la jeune pépite espagnole et plus jeune n°1 mondial masculin de l'histoire de ce sport, Carlos Alcaraz.

Et justement, les jeunes espoirs ont du mal à être pleinement acceptés par le public, comme si quelque chose bloquait dans la passation de pouvoir. Carlos Alcaraz, Jannik Sinner ou encore Holger Rune ont beau être sur-talentueux, les spectateurs semblent les observer avec un sentiment de déjà-vu, sans pour autant être touchés par l'aura débordante dont faisaient l'objet Roger, Rafa et Nole. Or, le cœur du problème se trouve précisément dans la grandeur de ces trois derniers : habituer le public à l'extraordinaire laisse un goût presque amer au retour à une simple excellence d'une nouvelle génération qui a encore tout à prouver.

Un business model qui ne rend pas service

Bien que le tennis continue d'être un sport attractif et bankable pour bon nombre de marques, les investissements ne vont en revanche pas dans le sens de l'amélioration de l'expérience utilisateur. Des gradins vidés en raison de places exclusivement réservées à des comités d'entreprises qui ne font pas le déplacement, le passage des tournois Masters 1000 au format sur douze jours (au lieu de sept) qui dénature un modèle pourtant apprécié de par sa simplicité et sa pureté, ou encore le rapprochement entre l'Association of Tennis Professionals (ATP) et les investisseurs saoudiens proposant des matchs d'exhibition avec des prize money exorbitants que les joueurs n'oseraient refuser : beaucoup s'accordent à dire que le circuit professionnel de tennis a tendance à se perdre et à s'éloigner des recettes qui ont pourtant fait son succès.

Ajoutons à cela la montée en flèche du succès du padel, un sport de raquette qui vient concurrencer le tennis et qui séduit de par sa nature divertissante

et son potentiel à générer des points et des séquences frissons, ce dont le tennis manque cruellement ces derniers temps.

Quel tennis en 2025 ?

Le tennis bénéficie toujours d'une bulle protectrice que son histoire prestigieuse et légendaire incarne. Le défi principal en 2025 est de savoir comment attirer un public jeune et nouveau, ce qui induit plusieurs enjeux : celui de repérer et de capitaliser sur les stars de demain ; celui de ne pas mettre en valeur un jeu stéréotypé uniquement fondé sur la puissance de frappe ; celui d'adapter son modèle économique en fonction des attentes du public et non pour satisfaire celles des instances du haut ; enfin, celui d'accompagner la construction d'un storytelling médiatique séduisant autour de la discipline.

Ainsi, si la fin de l'ère du Big 3 est temporellement symptomatique d'un tennis masculin considéré comme étant « *sur le déclin* » et qu'elle permet de mettre en lumière les problèmes structurels qui touchent la discipline, elle semble quand bien même détenir les armes pour faire taire les plus pessimistes. En 2002 déjà, lorsque Pete Sampras annonçait sa retraite suite à sa victoire à l'US Open, faisant de lui un vainqueur en Grand Chelem pour la quatorzième fois de sa carrière, le monde criait à l'extinction du plus grand joueur de tous les temps. « *Fake news* » pourrions-nous dire aujourd'hui, alors que les membres du Big 3, portés par une génération dorée pour leur sport, ont su rebattre les cartes quant au débat sur le GOAT.

Alors, si la relève n'a pas été pleinement assurée par la « *Next Gen* » d'Alexander Zverev, Daniil Medvedev, Dominic Thiem et Stefanos Tsitsipas, rien ne dit qu'elle ne le sera pas non plus par celle d'Alcaraz, Sinner, Rune et autres Jack Draper, Lorenzo Musetti ou même, qui sait, de jeunes joueurs français comme Arthur Fils ou Giovanni Mpetshi Perricard.

LE NUMÉRIQUE DANS LA SPHÈRE MÉDIATIQUE LIÉE AU FOOTBALL : PROGRÈS OU DANGER ?

PAR MATHIEU MBUAKI

De nombreux changements ont été recensés à la suite de la digitalisation de l'information footballistique. L'accessibilité au traitement de l'information en est même démocratisée, si bien que ce ne sont plus uniquement les journalistes qui rédigent des articles, réalisent des enquêtes sur les joueurs, ou évaluent les performances.



© Mathieu Mbuaki - Photo du Parc des Princes lors du trophée des champions 2024.

Depuis 2020, on assiste à l'avènement d'un journalisme 2.0 ne nécessitant pas une déontologie stricte comme c'était auparavant le cas pour les médias traditionnels. De nouveaux protagonistes de la sphère médiatique footballistique apparaissent désormais dans le paysage du traitement de l'information du football français.

C'est le cas de Walid Acherchour et Elton Mokolo, deux chroniqueurs qui ont la particularité de relater leur vision du football sur Internet. Ils font figure d'ovni pour les journalistes dits « classiques ». Walid crée sa chaîne YouTube « Le Club des 5 » en 2018 avec quelques amis. Pourquoi un tel nom ? Ils traitent de l'information

des cinq championnats européens principaux (France, Angleterre, Espagne, Italie et Allemagne). Contrairement aux médias populaires qui traitent principalement les grandes rencontres, Walid et ses amis débattent même sur les équipes ne possédant pas une grande cote de popularité auprès du public. Ils se spécialisent à l'extrême et ce détail marquera leur identité médiatique.

Cet atout différenciateur leur a permis de développer une communauté sur Twitter, où ils sont suivis par près de 30 000 internautes chacun. La simplicité qu'ils présentent ainsi que le vocabulaire employé entraîne naturellement des adhésions en masse de la part de jeunes en

quête de proximité dans les échanges. Elton Mokolo raconte dans un entretien accordé au site Toile de footex qu'il a opté pour le traitement de l'information footballistique dans le digital au vu de la liberté qu'elle lui confère, lui qui était prédestiné à réaliser de la presse écrite. Le fait de pouvoir dévier de la structure initiale du débat en toute quiétude en évoquant les coulisses de certains clubs est un atout que seul le numérique permet.

Mais à côté de cela, tout n'est pas rose et les prises de positions qu'ils prennent lors des débats peuvent susciter de l'agacement, voire du mépris de la part des internautes. Les deux chroniqueurs confient, dans un entretien accordé au journal l'Équipe en 2021, qu'ils font parfois face à des messages d'une rare violence qui ne les laisse pas de marbre. Outre la capacité qu'Elton et Walid ont à débattre sur un volume de matchs plus importants que ceux des médias comme BeIn Sport, l'Équipe ou RMC Sport, ils n'hésitent pas à mettre en avant leurs traits de caractères de façon très spontanée. Walid précise qu'il parle fort, qu'il fait des grands gestes, et qu'il est très « cash » dans ses propos. Forcément, cela plaît aux jeunes et un rapport de proximité se crée naturellement. C'est cette spontanéité et cette liberté qui conforte Walid dans son choix de ne pas s'orienter vers la télévision malgré la sollicitation de plusieurs chaînes. *« Je ne suis pas sûr d'être fait pour la télé. J'étais un grand fan du Canal Football Club mais aujourd'hui, je n'y ai pas ma place. »*

Le numérique a donc permis que des passionnés puissent créer leurs propres médias, leurs propres communautés et faire partie du paysage médiatique du football français. C'est le cas de Romain Molina, journaliste indépendant. Il s'est fait connaître du grand public grâce à ses enquêtes sur des scandales liés au football, via YouTube et Twitter, ainsi que ses livres qui évoquent des sujets dont on parle peu lorsqu'on évoque le football. L'ensemble de ses révélations bénéficie d'une certaine

crédibilité étant donné la véracité de toutes les enquêtes qu'il a menées par le passé et pour lesquelles la finalité était celle dressée.

Cela ne lui fera pas que des amis car il se dit être en danger du fait des informations qu'il révèle. Romain Molina est très controversé. Il est considéré comme un journaliste à part entière par l'opinion publique, cependant il ne respecte pas forcément la déontologie journalistique lorsqu'il fait ses révélations. En effet, il ne cite jamais ses sources : à la fois pour les protéger et se protéger lui-même. Mais cela suscite un certain doute chez l'internaute, notamment lorsque des journalistes issus de médias traditionnels tentent de le discréditer.

Il se défend régulièrement lorsque des internautes émettent un doute sur la véracité de ses informations en affirmant que tous les journalistes du milieu footballistique français détiennent les mêmes informations que lui mais ne souhaitent guère les diffuser. Le danger se situe à ce niveau-là. Si une personne dotée d'une certaine crédibilité à ce mode de fonctionnement assez brute, qu'en est-il d'un internaute quelconque ?

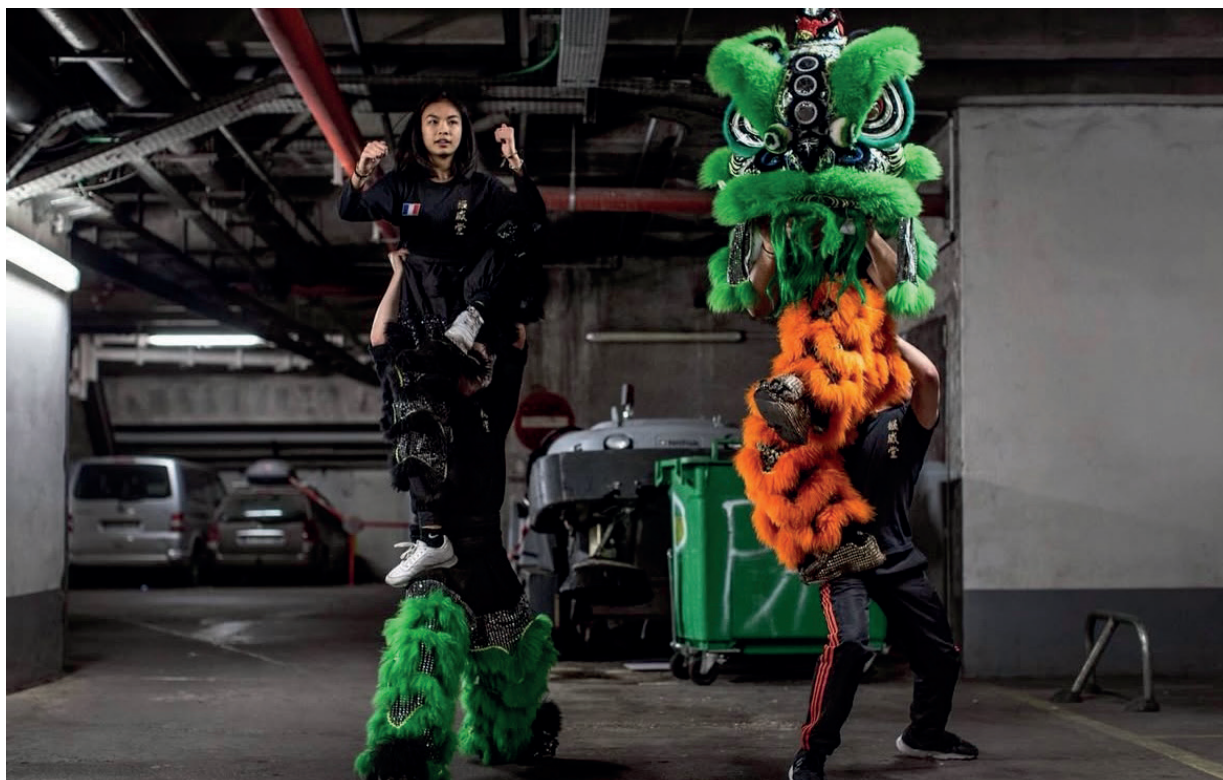
Chaque internaute peut, à sa guise, diffuser des spéculations ou avancer des propos sans fondement sur base de sa volonté personnelle. X est d'ailleurs le réseau social où ce type d'internautes est le plus enclin à apparaître au vu du format de la plateforme. La possibilité de garder l'anonymat est perçue comme un élément favorisant la recrudescence de la propagation des « fake news » et autres témoignages factices.

Cependant, les internautes indépendants qui se lancent dans un « journalisme 2.0 » se heurtent toujours à la nécessité de prouver leur crédibilité. Le football, un domaine où l'information évolue en un clin d'œil, complique davantage les choses à l'heure où les médias numériques indépendants gagnent en popularité.

PARIS LION SPORT : L'ENTRAÎNEMENT COMMENCE !

PAR CAMILLE NGUYEN

À deux mois du nouvel an lunaire, les équipes de danses du lion et du dragon commencent déjà la préparation du défilé : « *Perpétuer cet art, devenu également un sport, à travers les âges, les générations.* »



© Camille Nguyen - Entraînement de danse du Dragon (Paris Lion Sport), composé de deux porteurs et voltigeurs.

Les entraînements commencent

Équipe de lions sur des poteaux à gauche, danses de dragons et tambours de l'autre côté, l'association Paris Lion Sport s'entraîne déjà durement pour le prochain défilé du nouvel an lunaire. Dans un hangar situé dans le XII^{ème} arrondissement de Paris, le rythme de la musique enchante leurs répétitions. Tambours, cymbales, cris, il est impossible de les louper.

Depuis des années, l'équipe Paris Lion Sport fait partie des équipes qui animent chaque défilé du nouvel an lunaire, basé dans le XII^{ème} arrondissement, quartier

chinois de Paris, et dont le prochain aura lieu ce mercredi 29 janvier 2025 pour célébrer la prochaine année. En novembre déjà, pour préparer la fin du mois de janvier, les équipes débutent les entraînements.

Paris Lion Sport essaye de promouvoir ces danses en France et à l'international. Vincent, président de l'association, d'origine vietnamienne, et Florent, vice-président d'origine malaisienne, confient : « *Nous souhaitons perpétuer notre art, nos traditions, avec lesquels nous avons grandi et que nous souhaitons désormais promouvoir. C'est avant tout une passion que nous voulons faire paraître à travers nos démonstrations.* »

D'où vient la danse du Lion ?

La Danse du Lion est un art martial pratiqué par les écoles de kung fu traditionnelles. C'est une tradition typique de Chine qui remonte à l'Antiquité. Considéré comme du folklore en Europe, c'est un véritable sport en Asie, qui sera même intégré aux Jeux Olympiques de Pékin en 2008. On raconte que dans les temps anciens, un lion affamé était descendu des montagnes pour se nourrir. Les hommes et les femmes étant occupés aux champs, les enfants étaient laissés sans défense au village. Lorsque l'animal arriva dans celui-ci, tous furent effrayés et se cachèrent. Le lion, après avoir fouillé les maisons, ne trouva que de la salade à manger, et en fit malgré lui son repas. Néanmoins, les enfants du village, sachant que le lion risquait de les trouver et de les dévorer, firent un maximum de bruit avec tout ce qu'ils pouvaient trouver : tambours, cymbales, pétards... pour alerter leurs parents. Ils firent alors tellement de bruit que le lion prit peur et s'enfuit.

Depuis, ce rituel est repris à chaque grande occasion comme le Nouvel An Chinois, les grandes inaugurations, les mariages, les naissances, pour faire fuir les mauvais esprits et apporter la chance. Le Lion est symbole de force, sagesse et courage, apportant chance, bonheur et prospérité. Le Dragon quant à lui est l'animal le plus vénéré en Chine et en Asie du Sud Est. Symbole de pouvoir, de noblesse et de chance, la Danse du Dragon amène prospérité et réussite pour l'année à venir.

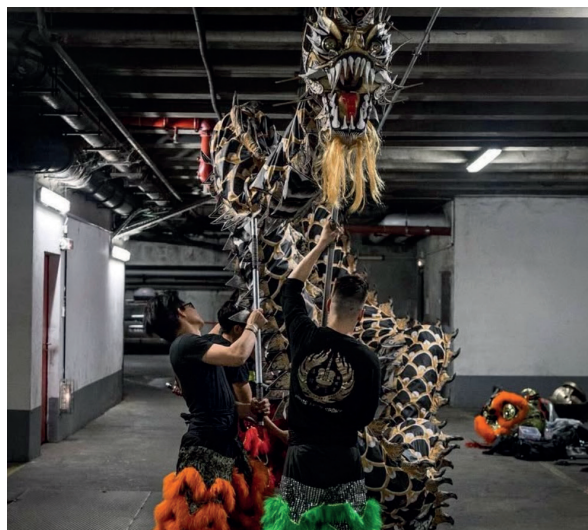
La préparation de l'association

Le nouvel an lunaire est l'événement le plus important de l'année en France pour l'association. Les membres se doivent de réserver une semaine entière à l'occasion de tous les événements liés au défilé. Une semaine sportive de danses et d'épuisement, voilà ce à quoi ils doivent s'attendre pour février prochain. Comme tous les mercredis et samedis depuis novembre, de 18h à 20h, les équipes

répètent intensivement. Deux par lions, un porteur et un voltigeur, leur but aujourd'hui est d'apprendre une chorégraphie qui fera office de spectacle au défilé de février. L'un porte la tête du lion (qui pèse entre sept et onze kilos) à bout de bras, le second porte son coéquipier par la ceinture. Chacun a un pantalon de lion, imitant le pelage et les pattes du lion. Au rythme de la musique, ils dansent, se portent, voltigent, que ce soit au sol ou sur des poteaux fins, espacés de deux mètres chacun.

L'heure suivante, c'est au tour du long dragon d'apparaître. De ses couleurs jaunes, roses et rouges principalement, il est maintenu en l'air par des batons de bois. Cette fois-ci, dix membres de l'association sont tenus de le faire danser, le faire tourner et voler, au rythme des cymbales, pour un spectacle grandiose.

L'an prochain, c'est au tour du serpent d'être représenté, un des 12 animaux les plus attendus de l'astrologie chinoise, représentant la ruse, l'intuition et la sagesse pour toute personne née sous ce signe. Paris Lion Sport devra d'autant plus donner le meilleur d'eux même pour célébrer cette nouvelle année d'exception. Cet entraînement sera, pour les mois à venir, répété et amplifié pour accueillir un défilé spectaculaire digne de la nouvelle année qui entrera en vigueur la semaine du 29 janvier 2025.



© Camille Nguyen - Entraînement de danse du Dragon.

MACCABI PARIS : LE RING AU SERVICE DE LA PARITÉ

PAR MORGANE GIRAUDEAU

En 2009, Franck Attia, directeur du club de boxe Maccabi Paris, décide de mettre en place des cours de boxe exclusivement réservés aux femmes. Le *Lady Boxing* rencontre un succès immédiat. Une petite révolution dans un milieu extrêmement masculin qui va aider à la féminisation des arts martiaux. À quelques pas de la place de la République, le club continue de promouvoir l'accès à la discipline aux femmes.



© Morgane Giraudeau - Maccabi Paris.

En franchissant le seuil, impossible de louper le néon bleu « @maccabiparis », qui salue chaque adhérent. De multiples trophées sont alignés sur des étagères, un poster en noir et blanc de Mohamed Ali est encadré juste à côté, de quoi effacer les doutes, s'il y en avait, sur la nature du lieu. Melissa Bronsart, coach au Maccabi, accueille comme tous les lundis les participantes au cours de Lady Boxing. Ce soir-là, une nouvelle venue semble un peu intimidée et n'ose pas franchir le seuil de la salle. Sur les tatamis, les habituées s'échauffent déjà, bandes de protection aux mains. La coach se dirige vers la

jeune femme, elles échangent quelques mots et entrent dans la salle. Le cours commence par du cardio pour éviter tout risque de blessures, puis l'instructrice fait la démonstration des exercices : direct du bras arrière, crochet au foie, middle gauche... Un vocabulaire complexe pour tout novice, mais illustré parfaitement dans des mouvements familiers pour Melissa Bronsart. Pour cause, elle a débuté les arts martiaux très jeune : « *J'ai fait différents styles de boxe pieds-poings, entre 11 et 18 ans. Je faisais de la compétition. Puis j'ai arrêté pendant 10 ans et j'ai repris ici au Maccabi il y a 3 ans. Depuis la rentrée de septembre 2024 je donne des cours.* » L'enseignement n'était pas une évidence, mais c'est le directeur

du club, Franck Attia, qui lui a proposé de reprendre les cours de Lady Boxing à sa place. Des leçons qu'il a lui-même créées en voyant plusieurs types de cours pour femmes : « *Il y avait beaucoup de body combat, une forme de combat mélangée au fitness. Je voulais essayer d'intégrer tout ça à la boxe. Quand j'ai lancé le Lady Boxing, j'ai fait un véritable cours de kick-boxing et ça a plu. Les premières élèves ont d'ailleurs été des adeptes du kick-boxing.* » Au fur et à mesure, le public et les mentalités ont évolué. Aujourd'hui, le patron du Maccabi le constate dans la façon dont les femmes osent venir à des cours mixtes : « *Elles demandent à faire plus de sparring.* » Le sparring est une forme de combat libre à intensité minimale. Le but n'étant pas de faire mal ou même de gagner le combat, mais plutôt d'appliquer les techniques vues en cours dans une situation de combat « réelle ». Un exercice que Melissa Bronsart tente de démocratiser dans ses cours. Elle a donc fait acheter des protège-dents à toutes les femmes avec le soutien de Franck Attia. Elle estime que le sparring est nécessaire pour mémoriser les mouvements et les enchaînements. « *Pour moi c'est comme quand on apprend une langue : on apprend le vocabulaire, les conjugaisons, les expressions idiomatiques, on travaille son accent... Mais le test final, c'est d'avoir une conversation avec quelqu'un. (...) Le sparring, c'est comme une conversation. On voit ce qu'on aime, ce qu'on*

arrive à faire, notre style. C'est dans le sparring que tout cela se révèle », explique-t-elle.

Apprendre à se faire confiance

Un exercice qui permet aussi de prendre confiance en soi, même s'il peut être impressionnant pour les débutantes. Melissa Bronsart encourage la communication. Ainsi, plutôt que d'imaginer un adversaire, il faut voir un partenaire avec lequel il est nécessaire de construire une relation de confiance. « *Oui, on se prend des coups, on ne va pas se mentir, ça reste un cours de boxe, mais ce n'est pas la fin du monde, ça fait seulement mal sur le moment. On ne peut pas boxer sans accepter de prendre des coups, ça fait partie du jeu. Mais il faut voir qu'on est capable de le gérer et j'espère que c'est une crainte qui se dissipe assez rapidement.* »

Les filles présentes ce jour-là terminent avec des sparring à thème. Dans une ambiance bon enfant, l'institutrice les fait travailler sur leurs techniques de blocage. Pendant trois minutes environ, l'une des deux boxeuses tente de bloquer tous les coups de sa partenaire et de riposter avec deux coups de son choix. Un exercice « ping-pong » qui permet de travailler les réflexes et d'accepter de recevoir des coups. Quand l'un d'eux résonne dans la salle, il est rapidement suivi d'un « excuse-moi ».

« Aujourd'hui je n'ai plus peur, ça me donne de l'espoir, du courage. »

- Aya (31 ans), adhérente du Maccabi

Les plus expérimentées aident les novices tandis que Melissa passe entre les combattantes pour donner des conseils et corriger les mouvements si besoin. Elle prend le temps nécessaire jusqu'à ce que les filles réussissent. Le cours se termine et toutes ressortent le sourire aux lèvres. Mona, l'une des élèves, vient aux deux cours proposés chaque semaine et voit les bénéfices : « *Sportivement, je me défoule mais surtout, je prends de l'assurance vis-à-vis de mon corps. Je sais ce dont je suis capable et c'est peut-être bête mais je me sens plus à*

l'aise dans la rue même si je sais que s'il arrive quoi que ce soit, je prendrai la fuite (rires). » Aya, une autre adhérente, a aussi pris confiance en elle grâce au Lady Boxing : « *Je ne le pratique pas dans le but de la self-défense mais plutôt pour oser et savoir prendre les coups, comme dans la vie. Je me souviens qu'au début, pendant les premiers cours, je fermais les yeux quand je recevais des coups. Aujourd'hui je n'ai plus peur et ça me donne de l'espoir, du courage.* » Elle pense d'ailleurs se sentir prête à sauter le pas et à intégrer les cours mixtes l'année prochaine.

De plus en plus, les profils se diversifient et les femmes osent intégrer les cours mixtes à l'image d'une société qui évolue dans le bon sens, selon Melissa : *« Je pense qu'on progresse sur ces sujets et ça se retranscrit dans les sports de combat. Ici, il n'y a aucune discrimination entre femmes et hommes. »* Mais cette parité n'est pas encore généralisée, comme le constate Franck Attia : *« Il y a beaucoup de clubs misogynes. J'ai entendu parler d'un club de lutte qui refuse les femmes parce que les femmes empêchent de faire avancer le cours... Je trouve ça choquant. »* L'ancien karatéka impose donc le respect au sein de son club et n'hésite pas à interrompre ses cours pour réprimander les comportements sexistes si cela est nécessaire.

Des femmes bien présentes sur la scène internationale

Heureusement, ces dernières années, les femmes ont de plus en plus affirmé leur place sur la scène internationale et le mouvement a suivi dans les clubs. Melissa Bronsart pense notamment à l'effet des réseaux sociaux : *« Quand j'ai commencé les sports de combat, il n'y avait pas Instagram, il y avait à peine internet. Il y avait beaucoup de misogynie. Aujourd'hui, on a accès à des images de femmes combattantes, donc à*

des représentations différentes. On peut s'identifier à elles. Elles partagent leur vision de la discipline, leur parcours, leur entraînement. » Une visibilité qui a aussi permis de déconstruire les clichés liés aux boxeuses et de prouver que force et féminité sont compatibles. *« Les femmes sont de plus en plus fortes. Surtout dans les arts martiaux. On l'a vu aux Jeux Olympiques de Paris. On le voit dans les clubs. En MMA, par exemple, il y a des femmes incroyables. Je pense à Manon Fiorot, une grande championne, seule Française à l'UFC et qui s'entraîne au Maccabi Nice. »* De son côté, Melissa pense tout de suite à l'américaine Tiffany van Soest, surnommée *« Time Bomb »* (en français, *« bombe à retardement »*), spécialisée en kick-boxing et en boxe thaïlandaise. Fraîchement retraitée, elle combattait en catégorie poids léger -55kg et était deuxième au classement mondial avec 25 victoires dont 10 par KO (knock-out). Mais ce qu'elle admire le plus chez la combattante, c'est son style de combat *« non-conventionnel. On dirait qu'elle danse. Elle fait des choses surprenantes, très variées et artistiques. Elle a un style propre, unique, c'est vraiment magnifique. »* Pour elle, le comportement en dehors est aussi, si ce n'est plus, important que sur le ring : *« Tiffany van Soest est très humble, elle est très posée. Elle a vraiment l'esprit Bushido (la voie du guerrier). »*

« Il faut trouver sa maison, l'endroit où on est bien, où on a confiance en ses partenaires. »

- Melissa Bronsart

Un état d'esprit que Franck Attia tente d'instaurer dans le club. Car la pratique d'un sport de combat passe avant tout par le mental : *« Les arts martiaux rassemblent. Ça nous permet de nous retrouver, d'être bienveillant, de progresser dans une bonne ambiance. »* Pour encourager les femmes qui n'osent pas sauter le pas, Melissa conclut : *« C'est un saut dans l'inconnu. On peut se dire, "je suis une femme, le sport de combat, ce n'est pas pour moi, je n'ai pas assez de force, je n'ai pas assez de muscles ou je n'ai pas assez de cardio" mais on a besoin de rien de tout ça pour commencer. On le construit au fur et à mesure. On rencontre des gens.*

Il faut venir et il faut le sentir. Il faut trouver sa maison, l'endroit où on est bien, où on a confiance en ses partenaires d'entraînement. Il faut se construire son groupe et pouvoir s'exprimer, évoluer et se sentir bien. »



© Morgane Giraudeau - Maccabi Paris.

TOURNOI EXCELLENCE À SARTROUVILLE : UN RETOUR ATTENDU PAR LES JUDOKAS

PAR ALESSANDRA CHIARADIA

Le CO Sartrouville, un club de judo des Yvelines (78), a organisé le Tournoi Excellence Juniors 2024 tant attendu par de nombreux judokas. Cette compétition de haut niveau accueille les meilleurs d'entre eux, venus de la France entière mais également d'autres pays, afin qu'ils puissent se rencontrer et s'affronter.



© Alessandra CHIARADIA - Tournoi Excellence Juniors à Sartrouville, le 30 novembre 2024.

Une compétition attendue

Après plusieurs années d'absence, le club de judo CO Sartrouville a organisé un événement d'une grande envergure : le Tournoi Excellence Juniors des Yvelines, qui a eu lieu au gymnase Louis Paulhan à Sartrouville (78) le week-end du 30 novembre 2024. Cette compétition a accueilli les judokas les plus expérimentés âgés de 15 à 19 ans (masculins et féminins), parmi lesquels figuraient des médaillés nationaux et européens.

Un spectacle captivant

Ce tournoi est l'occasion pour les judokas eux-mêmes, mais également pour les personnes passionnées par ce sport de

combat d'assister à des affrontements de haut niveau, dans lesquels technique et agilité sont de mises. Au-delà même de la compétition, l'organisation d'un tel événement est une véritable fête au sein de la communauté sportive. Il réunit non seulement des compétiteurs venus de pays différents, mais offre également un moment de partage, d'amitié et de respect, qui sont les piliers les plus importants de ce sport.

Un résultat positif pour l'organisateur

Feroudja Iddir a décroché la médaille de bronze (3ème place) dans sa catégorie au cours du week-end. Une performance saluée par ses entraîneurs et applaudie par ses camarades venus la soutenir.



CULTURE

福成堂

AGOSTINHO, LE SOUFFLE D'UN AUTRE TEMPS

PAR BLANCHE LOBEL



© Blanche Lobel - Agostinho Père et Fils au-dessus de Bruniquel.

Au creux des collines de Bruniquel, sous le regard des anciennes pierres du château millénaire, un atelier abrite les secrets d'un art ancestral, où le souffle et le verre deviennent ensemble poésie. Dans ce cadre pittoresque, Fernando Agostinho, « Ago » comme le nomment familièrement les villageois, fait revivre les traditions, et transmet son savoir à son fils, Yoann.

L'atelier baigné de lumière par une verrière en hauteur permet à Fernando Agostinho, maître verrier, de dompter la matière tout en scrutant chaque potentiel défaut de ses créations en cours. Il se meut dans son espace, sans quitter son travail des yeux. Chaque pas posé à l'aveuglette contribue à l'usure du sol en béton, sur lequel la chorégraphie apprise par cœur pendant 50 ans a dessiné sa trajectoire.

Malgré sa haute et large stature, héritage de dizaines d'années passées à manœuvrer les tiges de métal incandescentes et à manipuler la puissance brute du feu, Fernando pose ses gestes avec une force maîtrisée. Celle-ci pourrait être prise pour de la délicatesse, si son visage, buriné par le temps et les chaleurs intenses du four, ne montrait pas de légères tensions, signes d'efforts d'équilibres auxquels même un maître de l'art doit se contraindre. Ses cheveux mi-longs, poivre et sel, tiennent sous un chapeau rond en tissu, mais quelques mèches folles qu'il a tendance à jeter en arrière d'un coup de tête (pas question de s'interrompre même un instant) entrent parfois dans son champ de vision. Elles font tourner les tiges sans arrêt, avec dextérité, donnant une forme au noyau incandescent de verre en leur

bout. Sa barbe de trois jours lui donne un air de sage artisan, un peu bohème, ancré dans la tradition. Ses mains, larges et marquées de brûlures anciennes, racontent une vie dédiée à son art. Ses paumes rugueuses se sont endurcies pour faire face à la chaleur des tiges métalliques, mais elles restent précises, capables de pousser le matériau dans sa forme souhaitée avec une tendresse surprenante.

Sa voix, légèrement rocailleuse, et munie d'un très léger accent, peut-être hérité de son ascendance portugaise, résonne dans l'atelier. Il transmet son savoir à son fils Yoann qui, depuis déjà sept ans, travaille à ses côtés dans le but de reprendre la verrerie après son père.

Le feu gronde dans le four, « Ago » trempe son verre dedans de temps à autre et maîtrise la température qui doit rester à plus de 1 200°. Enfin, lorsqu'il sent que la matière est prête, tout en faisant pivoter la tige vers le sol, il y colle ses lèvres et insuffle une forme aérienne dans le verre incandescent. Il le trempe ensuite dans des cristaux de couleur, qui donneront leur pigment pour l'œuvre finale. La masse de verre en fusion danse, rougeoyante, et se reflète dans les yeux bruns de l'artisan qui guette ses moindres fluctuations. Le plus petit orifice, la plus petite bulle mal placée peut ruiner tout le travail. Lentement, elle se gonfle, devenant presque organique, vibrante. Avec de longs couteaux de fer forgé, « Ago » étire le verre, et dicte les contours de l'objet à venir. Docile mais capricieux, le matériau

se fond à la volonté de l'artiste, oscillant entre forme brute et sculpture raffinée.

Les spectateurs, car c'est un spectacle chorégraphié auquel assistent les passants qui entrent par curiosité, n'osent rompre la concentration du maître de son art. Ils peuvent observer la pièce et y trouver de véritables extensions du souffleur de verre : ses outils. Éparpillés sur une table ou accrochés bien droits au mur, ils sont les témoins des œuvres exposées dans la pièce attenante à l'atelier. Chaque détail entre ces quatre murs raconte une histoire : le grésillement du verre lorsqu'il est roulé sur la table de fer, l'éclat des couleurs éparpillées sur une autre, le souffle constant du four qui semble alimenter autant l'art que l'artiste lui-même. Dans cet univers pittoresque de la campagne du Tarn, entre ces pierres épaisses qui montent les murs, Agostinho est à la fois artisan, alchimiste, et conteur.

Lorsqu'il repose sa pièce brûlante, une panthère rose esquissée dans le cristal liquide, et la sépare de sa tige d'un coup sec et précis, il la glisse dans le « frigo ». Ce mot presque ironique représente l'endroit où les pièces terminées vont, par pallier, pendant toute la nuit, passer de 500° à une température ambiante. Un sourire en coin, il brise le surplus de verre resté au bout de sa tige. Au pied de Bruniquel, au sein de cet atelier vibrant de chaleur et de lumière, Fernando Agostinho ne fait pas que souffler le verre, il lui donne une âme. Un art vivant, célébrant la beauté et la fragilité de la création.

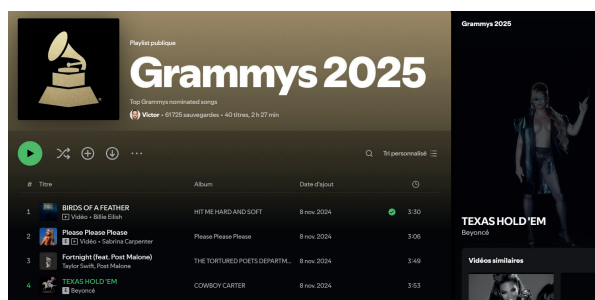


© Pexels - La dentelle de verre, plus lourde et plus légère à la fois.

L'ESSOUFFLEMENT DES GRAMMY AWARDS

PAR CAMILLE MBAYA

Le 3 février 2025 se tiendra la 67^{ème} cérémonie des Grammy Awards, le rendez-vous de tous les fans de musique et de pop culture. Le Grammy Award, c'est le rêve de tout artiste, le signe d'un accomplissement. Avec les changements majeurs dans l'industrie musicale et l'arrivée de Tiktok, est-ce que les Grammys ne sont pas devenus *has been* ?



© Camille MBAYA (2025) - Playlist Grammys 2025 de Victor sur Spotify.

Tiktok a eu un impact colossal dans l'industrie musicale. On peut écouter de la musique sur Tiktok et ce nouveau mode de consommation a un impact sur la production musicale. Il faut à tout prix produire des chansons qui vont cartonner sur Tiktok. Et comment leur en vouloir ? C'est un gagne-pain en termes de promotion musicale : c'est rapide et peu coûteux, mais surtout, ça attire les Grammys. Pour annoncer les nominations de l'année, ils font toute une émission ; une cérémonie longue, ennuyeuse et sans surprise quand on est une personne qui a suivi un minimum les tendances musicales de l'année. A l'exception de Beyoncé, c'est toujours très compliqué pour les Grammys de récompenser les artistes noirs dans les grandes catégories (Album de l'année, Chanson de l'année). D'ailleurs, cette histoire de vote reste incompréhensible pour le grand public, on ne sait pas concrètement quels sont les critères des juges. Et comme toute industrie, celle de la musique est capitaliste. Alors, y a-t-il une pression financière sur certaines nominations ?

Les Grammy Awards s'essouffent car il n'y a plus aucune surprise, plus aucune découverte d'artiste. Dans la catégorie « Meilleur nouvel artiste », ce ne sont que des artistes considérés comme nouveaux par des critères inconnus. Un artiste peut avoir 6 ans de carrière devant lui, tant que les Grammys et de manière plus large les Etats-Unis ne le connaissent pas, il sera considéré comme nouveau. C'est insultant. Est-ce qu'il ne faudrait pas pour les artistes occidentaux et l'industrie musicale, apprendre à se détacher de l'impératif d'un Grammy Award ? Mais franchement, qui a envie de regarder plus de 2 heures de cérémonie pour voir les mêmes invités, les mêmes personnes gagner et présenter, ne pas être un minimum surpris et n'avoir que très peu d'*entertainment* ? De nombreux artistes comme The Weeknd ou Zayn Malik ont déjà ouvertement critiqué les Grammy Awards et l'Académie, avant de s'en détacher complètement. Critique constructive ou simple résultat d'une frustration de ne pas être nommé ? Bien que les Grammys ont l'air de s'essouffler, cela reste une cérémonie prestigieuse à laquelle tout artiste occidental veut participer. C'est encore un signe de reconnaissance et d'accomplissement d'une carrière de recevoir ne serait-ce qu'une nomination. La seule partie encore existante des Grammys, c'est d'assister à des moments de pop culture.

Le 3 février nous dira si les Grammys sont toujours en capacité de se réinventer et de nous surprendre.

HELLFEST 2025 : ENTRE POLÉMIQUES ET DÉCEPTIONS, LA SCÈNE MÉTAL EN FRANCE DANS LA TOURMENTE ?

PAR CHARLES RIDE

Le Hellfest a dévoilé sa programmation complète pour son édition 2025, une annonce qui n'a pas manqué de faire naître polémiques et innombrables débats sur les réseaux sociaux. Retour sur les raisons ayant suscité à la fois questionnements et déceptions, alors que le célèbre festival de musique extrême commence à y être habitué.



© Charles Ride - Entrée du site du Hellfest à Clisson en 2022.

Depuis 2006, la commune de Clisson, située dans le département de Loire-Atlantique, accueille chaque année le Hellfest, l'un des plus gros festivals de hard rock et métal d'Europe. Un véritable événement, symbole d'une fierté portée par les férus de la musique qui gronde au son électrique de la guitare et qui vibre à la lourdeur de la batterie. Le Hellfest, c'est 60 000 visiteurs par jour pendant quatre jours, pour un total de 240 000 billets vendus en 2024. C'est le lieu de pèlerinage et de rencontre d'une communauté de

niche, avec des festivaliers venus de toute l'Europe, si ce n'est également d'ailleurs.

Seulement voilà, depuis plusieurs années, les polémiques font partie de l'identité du festival, et l'édition 2025 ne fera pas office d'exception. En cause, une programmation de plus en plus lisse et mainstream qui peine à convaincre les fans de la première heure d'une part, et la présence d'artistes accusés de violences sexuelles par le passé d'autre part. De quoi alimenter un discours sceptique qui prend de l'ampleur

d'année en année à l'égard du festival.

Une programmation trop soft en 2025 ?

Lundi 9 décembre 2024, 17h à Paris : le Hellfest dévoile sa programmation pour son édition 2025 et met fin à une attente interminable dans la communauté métal en France ; ce ne sont alors pas moins de 184 groupes qui sont annoncés.

Cependant, la fin de l'attente n'aura pas été synonyme de soulagement. En têtes d'affiche du festival, quatre groupes : Korn, Muse, Scorpions et Linkin Park. Les réactions sont immédiates mais surtout mitigées, et l'une d'entre elles a un écho retentissant, en particulier sur les réseaux sociaux. Nous pourrions la résumer en une interrogation : le Hellfest n'est-il pas censé être un festival de métal ? C'est en effet une vague de déception qui envahit une partie de la communauté des métalleux de France, au regard de la *popisation* du menu du festival qui a pourtant bâti son identité sur l'audace de ses programmations, et qui a toujours fait honneur à la musique extrême. Si Korn ne semble pas poser de problème, les présences de Muse et de Scorpions voire même de Linkin Park font grincer des dents, alors que plusieurs groupes pressentis comme Slipknot, Gojira, Meshuggah ou encore Opeth ne seront finalement pas de la partie.

Depuis plusieurs années, les festivaliers sont invités à acheter leur pass un an à l'avance, sans même connaître les têtes d'affiche, afin de s'éviter une liste d'attente dérisoire et la crainte de ne pas pouvoir se procurer de billet. Pas étonnant que la déception fasse naître de la frustration chez celles et ceux qui ne se retrouvent pas à travers les groupes à l'affiche.

Encore des groupes qui posent question

« Des fans conspuent la présence d'un groupe de pop-rock, d'autres regrettent celle d'un agresseur sexuel. », pouvions-nous lire dans un article de 20 Minutes publié le

10 décembre dernier, au lendemain de l'annonce de la programmation du Hellfest 2025. Si le premier élément constitutif des polémiques récentes reste léger et ne concerne que les goûts musicaux de chacun, de nombreuses reproches ont également été émises à l'encontre de Ben Barbaud, fondateur et directeur du Hellfest, pour avoir fait le choix de programmer Till Lindemann, accusé d'agressions et de violences sexuelles par plusieurs femmes en 2023. Bien que les poursuites à l'encontre du mythique chanteur de Rammstein aient été abandonnées par le parquet de Berlin, la pilule a du mal passer pour de nombreux festivaliers, qui reprochent à Ben Barbaud d'être incohérent, ce dernier ayant décidé de ne pas inviter Marilyn Manson pour les mêmes raisons.

Cette nouvelle polémique s'inscrit dans un contexte ayant vu le Hellfest être critiqué pour le manque de moyens mis en place afin d'assurer la sécurité de ses festivalières par le passé. Difficile d'imaginer que la présence de Till Lindemann ne viendra pas empirer la situation, alors que le directeur du festival a réagi en déclarant qu'il n'était « *pas juge, mais directeur et programmeur de festival* », précisant que son rôle était de convier « *les artistes que les gens ont envie de voir* ». Une explication qui peinera très certainement à convaincre certains, mais qui n'empêchera vraisemblablement pas le Hellfest 2025 d'afficher complet.

De nombreux internautes ont déjà promis, via les réseaux sociaux, de revendre leur pass pour l'édition du Hellfest 2025, qui trouvera probablement son public ailleurs que parmi les puristes et festivaliers de la première heure. Les interrogations autour de l'édition 2026 commencent d'ores et déjà à émerger : le changement de trajectoire du Hellfest est-il voué à s'installer dans le temps, ou bien est-ce qu'un retour en arrière est à envisager par les organisateurs au regard des avis négatifs d'une partie de la communauté métal ?

WICKED, LE PHÉNOMÈNE QUI DÉFIE LA GRAVITÉ

PAR BLANCHE LOBEL



© Universal - Wicked, le phénomène défiant la Gravité.

Tu sais, il y a des œuvres qui, sur un plan plus profond que le divertissement humain touchent à quelque chose de plus universel. Wicked fait partie de ces phénomènes culturels qui ne se contentent pas d'exister : ils captivent, ils rassemblent, et surtout, ils font rêver. Dans son adaptation cinématographique, il ne lui suffit plus de conquérir Broadway, le film a pour but de réaffirmer la place des comédies musicales dans le cœur du public américain, et bien au-delà.

Mais d'où viennent cet engouement et cette ferveur pour Wicked qui sembleraient presque magique ? Ce n'est pas une question de nostalgie, même si les fans y trouvent une œuvre de longue date qu'ils chérissent. Ce n'est pas non plus dû à la musique envoûtante ou aux décors somptueux. C'est plus subtil, plus viscéral.

Wicked capte un besoin universel de croire aux récits qui nous emportent loin, et surtout qui nous parlent de nous-même. C'est le cliché de l'*outsider*, qui refuse de se laisser enfermer dans des cases qu'on lui impose. C'est l'histoire d'une amitié qui transcende toute épreuve, même les différences les plus importantes. Mais surtout, c'est l'histoire d'une révolte douce, celle qui nous pousse à défier la gravité

des attentes sociales et des jugements. Mais un tel engouement pour ce film, et pour les comédies musicales en général, met aussi le doigt sur un point distinct de notre époque. Elles ne sont plus seulement un divertissement, elles sont un refuge. Dans un monde saturé d'images et de nouvelles anxiogènes, elles nous offrent un échappatoire. Les mélodies que l'on entend même en dehors de la salle de cinéma, les couleurs, le cliché des récits, tout nous pousse dans cette joie d'être porté ailleurs même pour quelques heures seulement.

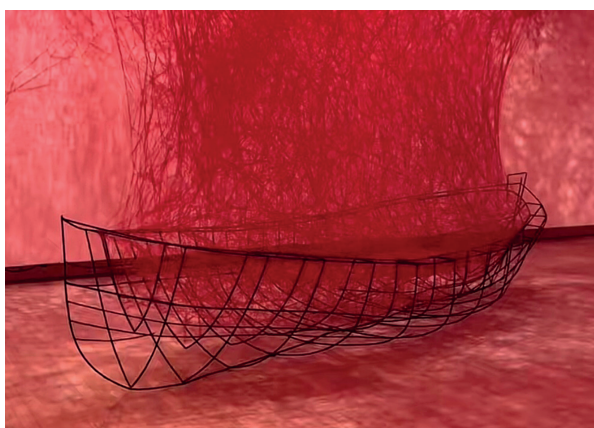
Ce n'est par ailleurs pas un hasard si les États-Unis, pays de la démesure et des grands récits, sont si attachés à ce genre. Depuis le début des années dorées de Broadway jusqu'à l'explosion moderne de Hamilton, ce genre de cinématographie est un miroir de l'Amérique : il parle de lutte et d'espoir, de diversité et d'universalité. Il célèbre en même temps l'individu et sa communauté. Avec Wicked, cette passion pour les « *musicals* » atteint une nouvelle apogée. Le film ne fait que prolonger ce lien d'intimité entre le public en lui rendant à son imagination une œuvre qui depuis plus de vingt ans, n'a cessé de faire vibrer des générations. Ce n'est pas un sujet commercial ni même critique, mais un phénomène d'attachement émotionnel.

Alors pourquoi un tel engouement ? Peut-être parce que Wicked incarne cette réalité fondamentale : chacun mérite d'être vu pour ce qu'il est, et non pour ce que les autres veulent qu'il soit. Et dans une société en quête de sens, qui pourrait résister à un message aussi universel, porté par des notes qui résonnent bien après la dernière scène et nous en annonce la suite pour novembre 2025 ?

CHIHARU SHIOTA TISSE SES TOILES

PAR LÉA EVRARD

L'artiste japonaise, mondialement connue pour ses installations immersives, invite le spectateur à explorer le lien entre le corps et l'âme dans son exposition *The Soul Trembles* (Les Frémissements de l'Âme). Portrait d'une artiste à découvrir au Grand Palais à Paris.



© Léa Evrard - *Uncertain Journey* (2016/2024), des barques squelettiques entrelacées de fils rouges.

Derrière une personnalité discrète, Chiharu Shiota déploie une force créative qui a bouleversé les codes de l'art contemporain. À 52 ans, la Japonaise est une artiste de renom international : de Tokyo à Milan, en passant par Prague, plus de 300 expositions ont jalonné sa carrière. Désormais, c'est au tour de Paris d'accueillir son exposition itinérante *The Soul Trembles*, constituant sa première monographie en France.

Originaire d'Osaka, elle grandit dans la solitude et trouve très tôt refuge dans l'art. Ce sont ses années à l'Université des beaux-arts de Kyoto Seika qui marquent un tournant décisif dans son processus créatif. Là-bas, les codes traditionnels et stricts de la peinture et du dessin l'étouffent : « J'avais l'impression que tout ce que je créais avait été fait. Il n'y avait pas d'émotion, c'était juste de la couleur sur une toile » confie-t-elle pour Le Grand

Palais. C'est alors qu'elle découvre le fil de laine. Un matériau simple, étirable à l'infini, dont elle s'empare pour s'extraire des limites de la toile.

En 1999, elle quitte son Japon natal pour l'Allemagne, où elle se forme aux côtés de Marina Abramović et Rebecca Horn, deux grandes figures de l'art-performance. C'est à leur contact, qu'elle met en scène son corps, comme médium et sujet, pour explorer des thèmes comme la mémoire et l'existence. Mais lorsque son cancer des ovaires récidive en 2017, la vulnérabilité de celui-ci s'impose brutalement à elle. Une question la hante alors : « *Mon âme est avec mon corps. Si mon corps disparaît, mon âme disparaît-elle avec lui ?* ».

De cette obsession naît *The Soul Trembles*, une exposition immersive où Shiota invite le public à explorer l'intime à travers sept installations déployées sur plus de 1 200 m². Les fils monochromes rouges, noirs et blancs envahissent l'espace, emprisonnant valises, pianos et chaussures - des objets ordinaires devenus témoins silencieux de l'absence de ceux qui les ont possédés. La densité de ces œuvres engloutit le regard et invite ainsi à dépasser le visible : lorsque l'œil ne voit plus, c'est le cœur qui perçoit.

Avec *The Soul Trembles*, l'artiste interroge ce qui nous unit, nous fragilise et nous rend profondément humains. Un moment de contemplation à vivre du 11 décembre 2024 au 19 mars 2025.

ENVIRONNEMENT



LAURENT BALLESTA, QUARANTE ANS DE PLONGÉE AU CŒUR D'UN MONDE EN MÉTAMORPHOSE

PAR BÉRÉNICE ZAPHINI

Laurent Ballesta est un explorateur des mers digne des romans d'aventure. A cinquante ans, il est devenu la figure emblématique de la photographie sous-marine et de l'exploration biologique de ces fonds. De cette passion née l'envie irrépressible de partager ce qu'il voit et ressent au contact d'un monde abyssal, proche de la science-fiction, nous livrant des images inédites d'espèces encore jamais observées.



© ARTE Les gens bien productions - Andromède océanologie.

« La nature n'est pas fragile, nous le sommes » : des zones menacées et des renouvellements localisés

Plongeur depuis ses treize ans, le Montpelliérain est aujourd'hui un des rares observateurs réguliers de ces paysages naturels si singuliers. Pourtant, il se montre

prudent au sujet d'une évolution visible et mesurable sous l'effet des bouleversements climatiques et des activités humaines. « Pour parler d'évolution de paysage, il faut avoir du recul dessus, l'avoir vu sur des décennies régulièrement et pas juste une fois, il y a dix ans, une autre fois hier, ou même avec quarante ans d'écart, mais deux fois. Imaginez

un extraterrestre qui arrive à l'automne et qui revient quarante ans plus tard, en hiver ou en été, ça ne veut rien dire de comparer comme ça. » Il témoigne avant tout d'adaptations et de mutations surprenantes de la biodiversité sous-marine dans sa région natale : « autour de la petite Camargue, le golfe du Lion, les contreforts des Cévennes autour de Montpellier ».

Aux abords du bassin de Thau, s'organise un « jardin botanique » en perpétuelle mutation

Au contact de ce haut lieu de l'ostréiculture, riche d'une biodiversité atypique, l'émerveillement du plongeur ne cesse de se renouveler : *« en particulier l'hiver quand l'eau est froide et claire, c'est une explosion de formes et de couleurs qui évoluent en permanence »*. Des espèces autrefois absentes, comme les grandes nacres ou certaines limaces de mer, apparaissent et disparaissent sous l'effet des activités humaines, notamment des mouvements ostréicoles : *« On infiltre des huîtres venues d'ailleurs qui charrient avec elles des espèces exogènes »*. Si en 2016 un parasite meurtrier décime presque totalement les grandes nacres de la Méditerranée, elles survivent dans le bassin qui les a préservées.

Le sanctuaire Cerbère-Banyuls : une leçon d'humilité et de préservation

Cette réserve sous-marine est *« un joyau absolu »* situé au cœur de la Méditerranée,

dans les Pyrénées-Orientales. Laurent Ballesta la connaît bien puisqu'il y plonge depuis l'enfance avec une fascination renouvelée. C'est d'ailleurs ici qu'il découvre le gobie d'andromède, poisson nocturne qui donnera son nom à sa société, *« Andromède Océanologie »*. Depuis 1983, cette réserve de 650 hectares a pour particularité d'abriter une zone de protection renforcée sur 10% de sa surface. Une réserve intégrale où aucun baigneur, plongeur, bateau ou pêcheur n'est toléré. Résultat : plus de 124 espèces de poissons s'épanouissent dans ce sanctuaire, peuplé de mollusques et de crustacés abrités par les herbiers de posidonie qui y prolifèrent. Les impacts sont inouïs : grâce à *« l'effet de débordement »*, cette biodiversité exceptionnelle s'est étendue au reste de la réserve où les activités humaines sont autorisées mais encadrées. Cela s'explique par le bien-être de la faune et la flore dans cette zone, qui s'étendent par saturation, entraînant leur prolifération naturelle dans les zones adjacentes. Un enseignement qui met en lumière la possibilité de rétablir l'équilibre écologique des océans et invite à l'action comme le résume l'explorateur : *« Si on parvenait à mettre en réserve intégrale environ 30% du littoral mondial - même de manière morcelée - cela suffirait à ré-ensemencer les 70% restants, exploitables d'une manière durable. Bien sûr, à condition de bannir la pêche industrielle massive et le chalutage. »* Un constat prudent, qui laisse une place à l'optimisme face au péril écologique.



© Intelligence artificielle - Fonds marins Méditerranée.

LES INCENDIES À LOS ANGELES MENACENT-ILS LA TENUE DES JO EN 2028 ?

PAR YASMINE DABACH

Alors que Los Angeles se prépare à accueillir les Jeux Olympiques en 2028, la menace des feux de forêts attire quelques critiques quant à la tenue de cet événement international tant attendu. Un horizon noir, brouillé par les fumées, des collines en flammes et le panneau hollywoodien qui ne résiste plus, une question revient en boucle : la Californie peut-elle encore réaliser son rêve d'organiser les Jeux ?



© Ethan Swope - Incendie dans le quartier de Pacific Palisades, à Los Angeles, le 7 janvier 2025.

Chaque été, les flammes transforment la Californie en un véritable champ de bataille. Hommes et machines tentent de contrer la nature, en vain. Mais cet hiver, les incendies n'ont pas attendu. Des stars hollywoodiennes qui pleurent leur maison, des familles qui perdent leurs proches... Los Angeles est ravagé.

Plusieurs sites prévus pour accueillir les compétitions, comme le *Riviera Golf Club* ou encore le *Campus de l'UCLA*, se trouvent menacés par des incendies importants, qui détruisent tout sur leur passage.

Cette situation n'est pas seulement une crise locale ; elle interroge également sur la capacité de grandes métropoles à maintenir des infrastructures stables afin de promettre une certaine sécurité pour la population.

Cependant, les changements climatiques sont en hausse, ce qui n'aide pas. La communauté internationale, impuissante, observe avec inquiétude et douleur. Des voix s'élèvent et demandent un report, voire une « relocalisation » des épreuves. D'autres encore estiment que

les JO de 2028 pourraient représenter plusieurs dangers pour les compétiteurs, mais également pour les spectateurs.

Les experts environnementaux insistent sur le fait que la planification des Jeux doit envisager des scénarios de crise dus au climat actuel. Les organisateurs des JO 2028 répètent à l'envi que tout sera prêt, estimant que ce n'est pas encore le cas pour la péninsule californienne.

Mais comment ignorer les alertes des experts ? Qualité de l'air dégradée, coupures d'électricité, évacuation de quartiers entiers... Autant de scénarios plausibles qui laisseraient un doute quant à la bonne tenue des Jeux.

Et pourtant, la Californie refuse de céder à la fatalité. Elle a des projets ambitieux : l'État a investi dans des technologies anti-incendie, renforcé les normes de construction et multiplié les campagnes de prévention. Repousser la compétition pour un simple feu de forêt, c'est nient !

À Los Angeles, l'espoir repose aussi sur une mobilisation internationale : une volonté partagée de prouver que, malgré la difficulté, l'esprit olympique peut prévaloir et il pourra combattre toutes les épreuves.

Ces Jeux seront un test : celui de la résilience humaine face à un climat incertain.



© Josh Edelson - À Los Angeles, les pompiers ne parviennent pas à maîtriser les flammes.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION :

Marta SEVERO

RÉDACTRICES EN CHEF :

Victoria LAURENT, Marta SEVERO

RÉDACTEURS.RICES :

Meriem AGHROUD, Ivanha AIT GOUGAN, Chanez BAZOUCHE, Hugo BERNARD, Lucie CHAMBON, Chloé CHAMPY, Alessandra CHIARADIA, Léonore CHOULET, Yasmine DABACH, Pierre DUSSAUCY, Léa EVRARD, Morgane GIRAUDEAU, Youcef LARBI, Blanche LOBEL, Camille MBAYA, Mathieu MBUAKI, Imene MEHADENNE, Camille NGUYEN, Charles RIDE, Bérénice ZAPHINI

ARCHIVAGE :

Léonore CHOULET, Morgane GIRAUDEAU, Mathieu MBUAKI, Camille NGUYEN, Bérénice ZAPHINI

ICONOGRAPHES :

Youcef LARBI, Blanche LOBEL

CONCEPTION DU SITE :

Hugo BERNARD, Lucie CHAMBON

RELECTURE ET SECRÉTARIAT DE RÉDACTION :

Chloé CHAMPY, Alessandra CHIARADIA, Pierre DUSSAUCY, Léa EVRARD, Charles RIDE

INTÉGRATRICES WEB :

Ivanha AIT GOUGAN, Camille MBAYA

MODÉRATRICES DES RÉSEAUX SOCIAUX :

Meriem AGHROUD, Chanez BAZOUCHE, Yasmine DABACH, Imene MEHADENNE

MISE EN PAGE :

Alessandra CHIARADIA

